LES POÈTES DE PARIS

Géo Dorival



SOCI
LOU
168, Bd SAINT-GERMAIN
PARIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

Sonnets d'amour, choix et introduction par A. Séché . . . . . 1 vol.
Les Poètes-misère, choix et introduction par A. Séché . . . . . 1 »
Les Poètes sociaux, choix, préface et notes par Poinsot et Normandy. . . . . 1 »
Les Poètes patriotiques, choix, préface et notes par Normandy et Poinsot . . . . 1 »
Les Poètes libertins, choix, préface et notes par G. Normandy. 1 »
Les Chansonniers gaillards, choix, préface et notes par G. Normandy. . . . . 1 »
Les plus jolis Vers de l'année (1907, 1908, 1909 et 1910), choix par A. Séché . . . . 4 »
Poésies fugitives, choix, préface et notes par F. Cousot . . . . . 1 »
Les Poètes de la Mort, choix, préface et notes par Léon Larmand . . . . 1 »
Les Poètes de la Ripaille, choix, préface et notes par Léon Larmand . . . . 1 »
Les Poètes humoristes, choix, préface et notes par G. Normandy. . . . . 1 »
Les Poètes de la Femme, choix, préface et notes par Léon Larmand . . . . 1 »
Les Poètes de la Nature, choix, préface et notes par F. Cousot . 1 »
Les Poètes du Rire, choix, préface et notes par M.-C. Poinsot. 1 »
Les Satires contre les Femmes, choix, préface et notes par Léon Larmand . . . . 1 »
Les Poètes Comédiens, préface, notices et choix par Robert Oudot et A.-L. Laquerrière . . . . 1 »
Les Poètes parodistes, choix, préface et notes par Paul Madières . . . . 1 »
Les Poètes du Baiser, choix, préface et notes par Marius Boisson. . . . . 1 »
Les Poètes de Paris, choix et préface par Camille Lemercier d'Erm . . . . 1 »

Bibliothèque des Poètes français et étrangers
sous la direction d'ALPHONSE SÉCHÉ

Déjà parus : 26 vol. illustrés de portraits et d'autographes :

Musset, Byron, Ronsard, Béranger, Heine, Chénier, Scarron, Edgar Poe, Hégésippe Moreau, du Bellay, Gérard de Nerval, Brizeux, Casimir Delavigne, Charles d'Orléans, Louis Uhland, Léopardi, Voltaire, Gœthe, Corneille, Millevoye, Lope de Vega, Villon, Desbordes-Valmore, Baïf, Parny, Voiture.

Les Muses françaises (Anthologie des femmes poètes), par A. Séché, 85 portraits . . . . 2 vol.
Les Conteurs galants du XVIII*e siècle*, choix et notices par Ad. Van Bever, 30 gravures d'après Baudouin, Eisen, Lavreince, Jeaurat, Moreau le jeune, etc . . . . . . 1 »
Contes et Facéties galantes du XVIII*e siècle*, choix et notices par Ad. Van Bever, grav. d'après Chardin, Fragonard, Cochin, Debucourt, etc. . . . . 3 »

LES

Poètes de Paris

ANTHOLOGIE

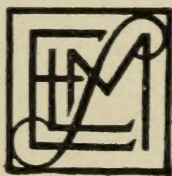
DU XVe SIÈCLE A NOS JOURS

Choix et Préface

PAR

CAMILLE LEMERCIER D'ERM

Illustré de 9 gravures anciennes et modernes



Société des Éditions
LOUIS-MICHAUD
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

PRÉFACE

UNE vieille chanson populaire, — toute pleine de cette grâce surannée qui s'affirme et se précise, à mesure de la fuite des siècles, — et dont Molière a fait son jeu, en l'une des plus vives scènes du Misanthrope, *chante ainsi dans notre mémoire :*

Si le Roy m'avoit donné
    Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
    L'amour de ma mye,
Je dirois au Roy Henry :
Reprenez vostre Paris !
J'ayme mieux ma mye,
    O gué,
J'ayme mieux ma mye.

Le poète qui exprimait, avec cette ingénuité charmante, l'intensité de sa « flamme » et qui faisait si bon marché de la grand'ville du Roy Henry, trahissait-il ainsi le dédain de la Renaissance pour la capitale encore gothique du Royaume de France, ou bien ne cherchait-il qu'une figure de rhétorique propre à illustrer plus galamment ses tendres couplets et à émouvoir la sentimentalité plutôt agreste de ses contemporains?

Quoi qu'il en puisse être, il est aisé d'observer à travers les époques, l'attirance toujours plus forte, toujours plus irrésistible qu'a exercée l'antique Lutetia, devenue le moderne Paris, sur le cœur et sur l'imagination des artistes, des savants, des écrivains, des penseurs, de tous ceux que nous appellerions aujourd'hui des « intellectuels ».

Mais c'est seulement chez les poètes qu'il nous convient d'étudier les effets et les causes de cette attraction, d'autant que c'est chez eux peut-être qu'elle s'est manifestée le plus puissamment.

Les « Poètes de Paris », en réalité, ce ne sont point pour nous ceux qui sont nés à Paris, mais bien ceux-là qui, venus de tous les points de la France, et même de tous les points du monde, l'ont aimé et chanté, l'ont reconnu et salué comme la grande Κοσμοπολις, *la capitale internationale de l'esprit et de l'art.*

Sans doute, il faudrait plusieurs in-folio pour recueillir tous leurs témoignages. J'ai dû me borner ici à une très rigoureuse sélection.

N'ayant pu obtenir de leurs éditeurs les autorisations nécessaires pour reproduire les poèmes de plusieurs auteurs modernes, je me contenterai d'en citer quelques fragments au cours de cette étude. Je tiens à remercier, d'autre part, les éditeurs et les auteurs qui ont bien voulu faciliter ma tâche, en me permettant de puiser dans leurs œuvres.

*
* *

A mesure que décroissait la Rome du Bas-Empire, déchue et délaissée pour les fastes de Byzance, voici que, sur les rives séquaniennes, naissait et grandissait un obscur village barbare qui, resserré d'abord dans son île étroite, allait bientôt s'épanouir sur les deux rives du fleuve, et, peu à peu, devenir la « Cité-Mère » qu'Athènes, Alexandrie et Rome avaient été et que Byzance ne serait pas longtemps.

Deux remarquables vestiges nous sont restés, — les Arènes et les Thermes, — qui attestent que la Lutetia latine fut une colonie florissante.

Mais nous n'avons point à nous occuper de Lutèce, non plus que du Paris roman qui lui succéda.

Nous attendrons que la langue et la poésie « françoises », longuement fécondées par la chanson de geste et le roman allégorique, aient produit ces fleurs délicates et savoureuses que sont, au XVe *siècle gothique, sous les rosaces flamboyantes de Notre-Dame et au fond des tavernes de la Montagne Sainte-Geneviève, les « moralités » de Maître Pierre Gringoire et les ballades de Maître François Villon.*

La prodigieuse description du Paris de Louis XI que nous a donnée Hugo dans Notre-Dame de Paris *est trop connue pour qu'il nous soit permis d'insister sur les rapports du poète, de l'artiste et de la Ville, vers cette époque. Nous voyons seulement par là que Gringoire était bien un « poète de Paris », en communion directe avec l'âme de la grande cité. Quant à Villon,*

Né de Paris, emprès Pontoise,

on en peut dire qu'il était plus que Parisien. Il n'était pas seulement de Paris, il était même de la Rive Gauche, de la Montagne (où il a aujourd'hui sa statue), et, si j'ose risquer cet anachronisme, du Quartier Latin et du Boul' Mich'.

La butte Sainte-Geneviève, au centre de l'Université, retentissante encore de la grande voix de Maître Pierre Abeylard, était alors un peu ce qu'est devenue de nos jours la Butte Montmartre, la « formidable mamelle granitique » où venaient s'abreuver les escholiers de toutes provinces et de tous pays. Là, on pensait, là on étudiait; là aussi, l'on aimait et s'ébaudissait. Quartier de la gaîté et de la jeunesse, des écoles et des couvents, quartier aussi des tavernes et des « bourdeaulx », où François Villon tenait volontiers « son estat ».

Il l'a chanté, ce Paris, passionnément : il nous en a dit tous les détails pittoresques, tous les aspects singuliers, tous les hauts, moyens ou vils personnages, toute la truandaille en liesse, toutes les gentes ribaudes et toutes les belles heaulmières.

Parisien, Villon l'a été au point de parler et d'écrire l'argot coquillard, et les ballades qui nous sont parvenues, rimées en cette langue verte, sont peut-être, avec telles autres pages émouvantes, d'allure cependant plus « classique », ce que nous devons considérer comme le plus caractéristique de sa vie et de sa manière.

Sans transition, voici tout à coup le brusque développement de la Renaissance, cette Renaissance qui nous fait bien plutôt l'effet d'une décadence. C'est l'étouffement du gothique par un art nouveau, déliquescent et sans gran-

deur. On vient de découvrir l'Italie et la Grèce. Les architectes, les statuaires, les peintres, les poètes deviennent italianisants. On ne crée plus, on importe. Plus d'art français, plus de poésie originale. Faute de pouvoir transformer Paris et le Louvre en un jour, la Cour et ses poètes s'établissent dans les châteaux de la Loire. Ronsard célèbre la forêt de Gastine et tels autres lieux sylvestres. Bellay savoure la « douceur angevine » et publie une « Deffence et Illustration de la Langue françoise », *selon le goût de l'époque, qui devient l'évangile de la Pléiade. On abandonne de parti pris les vieilles formes traditionnelles, rondeaux et ballades, pour le sonnet dont on abuse, et le vers octosyllabique, si souple et si léger, pour l'alexandrin monotone et lourd. Baïf tente même de restaurer l'ancienne métrique latine, réglée sur la valeur des syllabes. Tout — et surtout les Belles-Lettres — est infesté d'italianisme. Les nouveaux poètes, dûment soucieux de ronsardiser* sub tegmine fagi, *ne songent qu'à leurs amours, à la mythologie païenne, aux héros de l'*Iliade *et de l'*Enéide. *Leur poésie, pastorale ou guerrière, n'est qu'un fade et perpétuel démarquage de Virgile et d'Homère. Quant à Paris, il ne requiert guère leur sollicitude.*

Plus tard, Agrippa d'Aubigné, esprit amer, cœur aigri, huguenot scrupuleux et sévère, tente une réaction et entreprend, dans Les Tragiques, *la satire des mœurs de la Ville et de la Cour.*

Cependant, l'on peut dire que l'influence de la Renaissance continua de se faire sentir jusqu'à l'avènement du Romantisme français, en dépit des tentatives de quelques bons esprits, outrés de cet engouement injustifiable pour les choses de l'antiquité : ce fut, au XVIIe siècle, la querelle des Anciens et des Modernes.

A cette époque, cependant, on reprend goût à Paris. C'est là un des effets de la centralisation à outrance que le Roi-Soleil a organisée et qui ne cessera plus désormais de se développer, jusqu'à devenir oppressive. Aux châteaux de la Loire, maintenant délaissés, Louis XIV préfère la somptueuse résidence de Versailles. Et Versailles



Le Pont-Neuf et le Louvre (1604)

c'est encore Paris, ou presque. Les poètes illustres redeviennent Parisiens. Le vieux Corneille, seul, s'obstine le plus souvent à Rouen, ce qui ne l'empêche pas de louer Paris dans Le Menteur :

Paris semble à mes yeux un pays de romans...

Boileau, Racine, Molière, La Fontaine, se réunissent pour festoyer à « La Pomme de Pin », *au* « Mouton Blanc », *ou à* « La Croix de Lorraine ». *Boileau même, qui se plaît à critiquer les embarras de Paris, mais qui, au fond, ne saurait s'en passer, Boileau, le critique « rosse », le théoricien inépuisable, l'oracle du Parnasse, est un peu l'ancêtre de nos « boulevardiers ». Benserade affirme que* « rien n'égale Paris ». *François de Maynard, dans un sonnet désabusé, jure de ne plus quitter ses terres, mais il reviendra pourtant à la Ville. Dalibray, Faret, Saint-Amant et d'autres encore, joyeux viveurs, dignes neveux de Villon, apprécient surtout les cabarets et*

Les plaisirs qu'on goûte à Paris.

Saint-Amant, grand fervent de Bacchus, nous peint avec conviction le Paris qu'il aime :

Paris, où ce grand dieu préside,
Paris, où la Coiffier réside,
Paris, où fleurit un cormier
Qui des arbres est le premier ;
Paris qui prend pour son Hélène
Une petite Magdeleine,
Paris, qui présente à nos yeux
« *La Pomme de Pin* » qui vaut mieux
Que celle d'or dont fut troublée
Toute la divine assemblée ;
Paris qui, croissant tous les jours,
Contient dans un de ses faubourgs
Mainte autre ville tout entière ;
Paris où, dans un cimetière
Fait pour enterrer les ennuis,
Nous avons passé tant de nuits ;

Paris, enfin, ce petit monde
Où tout contentement abonde,
Et dans qui les plus grands désirs
Se peuvent soûler de plaisirs.

Cependant Jean Auvray, Scarron, Témoin-Collé, Colletet, Berthod et Claude Le Petit, qui sont, eux aussi, des « boulevardiers » et connaissent à merveille tous les petits dessous du Paris ridicule et les moindres coins des moindres quartiers, se plaisent à rimer la chronique scandaleuse et satirique de leur Ville et à mettre Paris en vers burlesques. Philipot, « l'Orphée du Pont-Neuf », *chante pour le populaire. L'abbé de Marolles décrit laborieusement les principaux monuments. Molière consacre également un poème à* la gloire du Val de Grâce :

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux,
Auguste bâtiment, temple majestueux,
Dont le dôme superbe, élevé dans la nue,
Pare du grand Paris la magnifique vue,
Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts,
Du voyageur surpris prends les premiers regards...

Au XVIIIe siècle, la province a, de nouveau, sa revanche. Voltaire est à Ferney ; Rousseau voyage ; Regnard a presque fait le tour du monde. Les poètes cherchent leur inspiration hors de la Ville, tel Gresset qui déclare : « Paris, il m'ennuie à la mort. » *Regnard cependant nous décrit sa maison citadine ; Vadé chansonne la Courtille et les faubourgs ; Voltaire conte plaisamment son séjour à la Bastille et daigne accorder quelque attention au Louvre.*

Louvre, palais pompeux dont la France s'honore...
Monument imparfait de ce siècle vanté
Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire...

pour constater que le palais des rois est inachevé. Il pourrait faire, de nos jours, la même observation.

Si les poètes négligent Paris, nous trouvons, par contre, de bien curieuses études et les traits de mœurs les plus

piquants sur la Cour et la Ville, à cette époque, dans le Tableau de Paris, *de Mercier, et* Le Désœuvré ou L'Espion du boulevard du Temple, *de Mayeur de Saint-Paul.*

La poésie, sous la Révolution et l'Empire, n'a presque rien produit qui mérite de retenir notre attention. Il y a lieu pourtant de ne point oublier les deux Chénier : Marie-Joseph qui a consacré des élegies à la Seine, et André qui, avant de monter sur l'échafaud, a flétri les hommes de la Terreur en des ïambes admirables. Mais voici que prend fin l'ère de transition qui sépare la grande époque classique de la prodigieuse éclosion romantique.

Dès les Odes et Ballades, *qui contiennent une* Ode à l'Arc de Triomphe, *moins belle et moins vaste que celle des* Voix Intérieures *dont nous publions un fragment, Victor Hugo laisse prévoir le culte qu'il vouera bientôt à Paris et que l'exil ne fera qu'exalter davantage.*

Cependant Lamartine, dans une page très vivante de Jocelyn, *nous présente un sombre tableau de la capitale :*

Quel ouragan de l'âme il souffle dans Paris !

Sainte-Beuve aime à évoquer des Souvenirs *au long des quais de l'île Saint-Louis. Musset, tant épris de Grenade et de Venise, n'en est pas moins, de fait, le plus Parisien des romantiques et le plus assidu des soirées de l'Arsenal qu'il fait revivre en d'alertes stances à Charles Nodier. Casimir Delavigne chante l'héroïsme du peuple de Paris durant les « Trois Glorieuses » et compose une marche nationale, dite* La Parisienne. *Désaugiers, avec Fanchette et Fanchon, Béranger, avec Lisette, Mürger, avec Mimi et Musette, ont créé la légende de la Bohème romantique, qui s'épanouit au Pays Latin. Baudelaire, neurasthénique, voit plutôt la ville en noir, et note :*

Le vieux Paris n'est plus ! La forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel.

Il observe la nuit les chiffonniers ivres, qui

Ereintés et pliant sous un tas de débris,

Vomissement confus de l'énorme Paris,
Reviennent parfumés d'une odeur de futailles...

Ou bien il prend des croquis, tels que Le Crépuscule du Matin :

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.
. . . .
Les maisons, çà et là, commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide ;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.
C'était l'heure où, parmi le froid et la lésine,
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine.
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux,
Le chant du coq, au loin, déchirait l'air brumeux ;
Une mer de brouillard baignait les édifices ;
Et les agonisants, dans le fond des hospices,
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
. . . .
L'aurore grelottante, en robe rose et verte,
S'avançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

Mais, dès 1830, *le culte de Paris est institué par Hugo. C'est alors qu'il écrit l'*Ode à la Colonne *et qu'il médite la grande* Ode à l'Arc de Triomphe.

En 1834, *Alfred de Vigny donne à son tour une* Elévation *qui peut être comptée parmi ses plus hautes œuvres lyriques. Il y compare Paris à une roue et à une fournaise :*

Paris, l'axe immortel ! Paris, l'axe du monde !
— Oui, c'est bien une roue, et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir cet invisible essieu.
Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance...
Quand la vivante roue hésite dans ses tours,
Tout hésite et s'étonne et recule en son cours.....

. . . .

Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures
Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures,
Parce que l'homme y dort, là veillent des esprits,
Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
La nuit, leur lampe brûle, et, le jour, elle fume ;
Le jour, elle a fumé ; le soir, elle s'allume...
Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée.

Paris est le creuset géant où s'élabore tout progrès :

Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise
Et jeté pour se fondre en l'ardente fournaise.
Tout brûle, craque, fume et coule ; tout cela
Se tord, s'unit, se fond, tombe là, sort de là ;
Cela siffle et murmure, ou gémit ; cela crie ;
Cela chante, cela sonne, se parle et prie ;
Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
Eclate en pluie ardente ou serpente en éclair.
Œuvre, ouvriers, tout brûle ; au feu tout se féconde :
Salamandres partout ! Enfer ! Eden du monde !
Paris, principe et fin ! Paris, ombre et flambeau !
Je ne sais si c'est mal, tout cela ! mais, c'est beau !

Auguste Barbier emploie une autre image pour symboliser Paris. Il le compare à une cuve et sa peinture est assez pessimiste :

Il est, il est sur terre une infernale cuve ;
On la nomme Paris. C'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine
Qui remue à longs flots de la matière humaine,
Un précipice ouvert à la corruption
Où la fange descend de toute nation,
Et qui, de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant les bouillons, déborde sur le monde.

Barbier est également sévère pour le peuple parisien :

O race de Paris, race au cœur dépravé,
Race ardente à mouvoir du fer ou du pavé!
Mer, dont la grande voix fait trembler sur leurs trônes,
Ainsi que des fiévreux, tous les porte-couronnes!
Flot hardi qui, trois jours, s'en va battre les cieux
Et qui retombe après, plat et silencieux!
Race unique en ce monde! effrayant assemblage
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge,
Race qui joue avec le mal et le trépas!
Le monde entier t'admire et ne te comprends pas.

Malgré cet apparent pessimisme, Barbier est bien de ceux, comme Hugo et Vigny, qui ont le culte de Paris. Dans l'un de ses ïambes, il dira :

Paris, cette cité de lauriers toujours ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la Sainte
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux...

Et Brizeux, et Leconte de Lisle aussi, deux Bretons de bonne race, ont le culte de Paris. L'idyllique auteur de Marie *y voit :*

L'ardent foyer qui lance en tout lieu ses rayons.

Et, aux jours d'épreuve, l'auteur des Poèmes Tragiques *s'écriera :*

Ville auguste, cerveau du monde, orgueil de l'homme,
Ruche immortelle des esprits,
Phare allumé dans l'ombre où sont Athène et Rome,
Astre des nations, Paris!

O nef inébranlable aux flots comme aux rafales,
Qui, sous un ciel noir ou clément,
Joyeuse et déployant tes voiles triomphales,
Voguais victorieusement!

La foudre dans les yeux et brandissant la pique,
Guerrière au visage irrité,
Qui fis jaillir des plis de ta toge civique
La victoire et la liberté!

Toi qui courais, pieds nus, irrésistible, agile,
Par le vieux monde rajeuni,
Qui, secouant les rois sur leur tréteau fragile,
Chantais, ivre de l'infini !

Nourrice des grands morts et des vivants célèbres,
Vénérable aux siècles jaloux,
Est-ce toi qui gémis ainsi dans les ténèbres
Et la face sur les genoux ?

Mais cette idolâtrie de la « Cité-Mère », le chauvinisme orgueilleux de ces poètes, qui les pousse à mettre leur Ville au-dessus de toutes les autres, cette passion enthousiaste qui leur fait dire de Paris : URBS, *commes les Latins disaient de Rome, ce culte de Paris en un mot, c'est Victor Hugo qui en est à la fois l'apôtre et le grand-prêtre. Dans toute son œuvre, et surtout dans* L'Année terrible, *dans cette* Année terrible *qu'il a vue et vécue parmi les affres du siège, Hugo a été le grand Poète de Paris, au point que le génie de l'Homme s'est identifié au génie de la Ville. Pour lui, Paris est la pensée du monde ; il ne conçoit pas le monde sans Paris :*

Ville, ton sort est beau ! ta passion te met,
Ville, au milieu du genre humain, sur un sommet !
. . . .
Grâce à toi, l'homme croît, le progrès naît viable.
O Ville, que ton sort tragique est enviable !
Ah ! ta mort laisserait l'univers orphelin.
. . . .
Le genre humain gravite autour de cet aimant.

Hugo adore Paris, même dans ses faiblesses, même dans ses erreurs,

Car Paris n'est jamais petit : il est géant
Jusque dans sa poussière et jusqu'en son néant.
. . . .
Paris, comme à la mer, Dieu seul te dit : Assez !

Paris est la Ville unique et sublime que nulle autre n'égale, que nulle autre ne pourrait remplacer :

Paris règne, Paris, en existant, délivre.
Par cela seul qu'il est, le monde est rassuré.
Un vaisseau, comme un sceptre étendant son beaupré,
Est son emblème ; il fait la grande traversée :
Il part de l'ignorance et monte à la pensée.
Il sait l'itinéraire ; il voit le but ; il va
Plus loin qu'on ne voulut, plus haut qu'on ne rêva ;
Mais toujours il arrive ; il cherche, il crée, il fonde,
Et ce que Paris trouve est trouvé pour le monde.
. . . .
Paris donne un manteau de lumière aux idées.
Les erreurs, s'il les a seulement regardées,
Tremblent subitement et s'écroulent, ayant
En elles le rayon de cet œil foudroyant.

Et le poète résume son acte de foi en la Mission de Paris *par cette image éloquente et généreuse :*

L'homme a gagné Paris ainsi qu'une victoire !

Le prestige de la Ville et celui du Poète sont devenus tellement inséparables qu'Auguste Vacquerie écrira :

Je rêvais d'habiter ce grand Paris. L'aimant
Qui m'y précipitait irrésistiblement,
Ce n'était pas le corps de Paris, mais son âme !...
Causer avec les voix dont le monde est l'écho
Etait mon but ; Paris, c'était surtout Hugo ;
Mes monuments, mes parcs, mes princes et mes femmes,
C'étaient ses vers, c'étaient ses romans et ses drames.
Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom !...

Pour Auguste Vacquerie, lévite fidèle au temple du Romantisme, Paris, c'est encore

... la Ville à qui tout grand artiste,
Célèbre ailleurs, s'en vient demander s'il existe.

*A Gautier et à Banville, Paris se présente naturellement sous la forme toute parnassienne de fantaisies élégantes, d'*émaux *et de* camées, *de rondeaux, de ballades et d'*odes funambulesques. *Avec Maurice Rollinat, c'est*

l'ironie en noir. Ce qu'il a contemplé et aimé, ce sont surtout

Les soirs de fin d'automne où Paris, morne et noir,
Pompe lugubrement les brouillards de la Seine.

Quel contraste avec l'inspiration d'un Léon Valade qu'attendrit la prenante douceur des nuits d'été, des Nuits de Paris :

C'est l'heure unique et douce où vaguent, de fortune,
Glissant d'un pas léger sur le pavé chanceux,
Les poètes, les fous, les buveurs, — et tous ceux
Dont le cerveau fêlé loge un rayon de lune.

François Coppée et Paul Verlaine ont été aussi, en maintes pages de leurs œuvres, les poètes de la grande Ville. Coppée surtout, qui y est né et qui lui est resté fidèle toute sa vie, l'a bien comprise dans l'humble détail de sa vie quotidienne. Ecoutez-le :

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé...
— C'est vrai : j'aime Paris d'une amitié malsaine ;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

Ecoutez encore cette vivante et turbulente description des aspects de la rue, le soir :

Là, sous le gaz blafard, vainqueur du crépuscule,
De toutes parts, la foule effrayante circule.
C'est l'heure redoutable où tout ce peuple a faim.
Sur le seuil des traiteurs et des marchands de vin,
L'écaillère, en rubans joyeux, ouvre les huîtres ;

Et, chez les charcutiers, sous leurs remparts de vitres,
Les poulardes du Mans gonflent leurs dos truffés.
L'odeur d'absinthe sort des portes des cafés.
C'est l'heure où les heureux trop rares de la vie
S'en vont jouir ; c'est l'heure ou la misère envie !
L'homme qui rit se heurte à l'homme soucieux.
Le lourd omnibus passe en roulant ses gros yeux
Sur l'épais macadam qu'en jurant on traverse ;
Tous se hâtent, courant dans la boue et l'averse...

. . . .

Et l'ivrogne trébuche, et la fille publique
Assaille les passants de son regard oblique.
Le pauvre qui mendie avec un œil haineux
Vous frôle ; et sous l'auvent des kiosques lumineux,
S'étalent les journaux, frais du dernier scandale.
En un mot, c'est la rue, effrayante et brutale !
Du luxe, des haillons, de la clarté, des cris
Et de la fange ! C'est le trottoir de Paris !

Paul Verlaine, né à Metz, qui fut un Parisien de la Bohème et un familier des tavernes et des hôpitaux de la Rive Gauche, a chanté Paris en se chantant lui-même, douloureusement. Nous avons surtout de lui un Nocturne Parisien, *de sa première manière, qui ne manque ni d'émotion, ni de lyrisme :*

Roule, roule ton flot indolent, morne Seine !
Sous tes ponts qu'environne une vapeur malsaine
Bien des corps ont passé, morts, horribles, pourris,
Dont les âmes avaient pour meurtrier Paris...
— Et tu coules toujours, Seine, et, tout en rampant,
Tu traînes dans Paris ton cours de vieux serpent,
De vieux serpent boueux, emportant vers tes havres
Tes cargaisons de bois, de houille et de cadavres.

Un autre bohème, Tristan Corbière, qui fut un écrivain d'une personnalité déconcertante, nous a laissé, dans Les Amours jaunes, *quelques eaux-fortes dont il convient d'admirer la vérité et le caractère : telles,* Le Convoi du Pauvre, Déjeuner de Soleil *et* Idylle coupée :

C'est très parisien, dans les rues,
Quand l'aurore fait le trottoir,
De voir sortir toutes les grues
Du violon ou de leur boudoir...

Rien n'échappe à cet observateur exaspéré, qui ajoute, en ricanant :

Mais ce n'est pas pour vous, ces choses,
O provinciaux de Paris !

Un poète dont le suffrage nous est doublement précieux est Jean Moréas, puisque ce gentilhomme grec fut l'un des plus magnifiques amants de la Cité qui nous est chère, puisqu'il a aimé, comme pas un, son ciel pâle,

La merveille du monde après celui d'Athènes,

puisque, noctambule délicat et parfait artiste, il a communié intimement avec l'âme de Paris qui sommeille,

Paris, ô noir dormeur, Paris, chant de l'enclume
Et sourire dans les sanglots,

puisque, ce Paris, enfin, qu'il considérait comme « son second berceau », il est devenu, lui, l'Athénien, une des étoiles de son ciel.

Parmi les poètes les plus passionnés pour leur Ville et qui lui ont dédié des livres entiers, citons encore Ernest Prarond, Paul Fort et Albert du Bois.

Le premier, qui écrivit Du Louvre au Panthéon, *y loue Paris et la Seine, car — on l'a remarqué sans doute — ce fleuve tient une grande place, et bien légitime, dans l'inspiration des Poètes de Paris :*

O des fleuves français brillante souveraine !

s'écriait André Chénier.

Lutèce l'eut pour sœur, Paris l'a pour nourrice,

dit à son tour Ernest Prarond. Et la Rive Gauche, avec sa Montagne Sainte-Geneviève et son Quartier Latin,

garda toujours, comme le constate le même auteur, les prédilections de l'élite :

Le vrai cœur de Paris bat non loin de ses quais,
A gauche de la grande artère aux eaux fécondes
Et sous le mont sacré, mamelle des deux mondes
Où vinrent s'abreuver les peuples, les esprits,
Les faibles et les forts, les grands, Dante compris,
Les insoumis, Villon, les délicats, Erasme...

Albert du Bois, fils de la Wallonie belge, est de ceux-là aussi que Paris a attirés et séduits. Sous ce titre, Paris-la-Prostituée, *qui cache sous une apparence amère, un culte très haut de la nouvelle Ville Eternelle, Albert du Bois a célébré en de nobles poèmes sa beauté et son héroïsme :*

Paris, vous méritez une gloire immortelle !
C'est peu d'être charmante, et c'est moins d'être belle,
Mais aucun paladin que l'épopée ait eu
Ne fit preuve d'autant d'héroïque vertu...

L'auteur de Paris sentimental ou le Roman de nos vingt ans, *Paul Fort, apparaît tout entier dans ce délicieux recueil de* Ballades Françaises *qui est, en pleine terre d'Ile-de-France et sous les vieux platanes du parc du Luxembourg, cher aux modernes escholiers, comme l'épanouissement lyrique de l'immortelle « petite fleur bleue » :*

« Paris, entre les feuilles, s'illumine peut-être. La vie est où nous sommes, et c'est Paris qui ment ».

Enfin, combien furent-ils, de nos jours, tous les poètes de Paris, Louis Bouilhet, Jean Lahor, Ernest d'Hervilly, Sully-Prudhomme le moraliste, Pierre Dupont le bon chansonnier, Albert Mérat, Jules Laforgue, Emile Blémont, Dumas fils, Albert Delpit, le chantre du Siège, et Clovis Huges, celui de la Commune, Jean Richepin, le gueux touranien, l'argotier de l'Ecole Normale, Bruant et Rictus, aèdes des faubourgs, Ponchon et Redelsperger, maîtres ès gazettes rimées, Jules Jouy, Victor Meusy, Emile Gou-

deau, Mikhaël le somptueux, Bourget le psychologue mondain, Laurent Tailhade, l'Aristophanesque, l'Edmond Rostand des Musardises *et de* Cyrano, *Edmond Haraucourt, Jean Ajalbert, Pierre Gauthiez, Lucie Delarue-Mardrus, Fernand Gregh, Maurice Magre, Edmond Pilon, Paul Souchon, Alcanter de Brahm, Adolphe Cantacuzène, Philippe Dufour, et combien d'autres encore que je m'excuse de ne pouvoir citer, et qui, diversement épris, ont fait hommage à la Ville de leur admiration et de leur ferveur!*

C'est que Paris, par son passé et par son présent, par son histoire et par sa légende, par ses innombrables ressources d'art et de travail, bibliothèques, théâtres, musées, expositions, facultés, journaux, revues, librairies, archives, monuments, par son universel rayonnement qui lui vient en grande partie de ce qu'il est le lieu de rendez-vous et le foyer de tant d'illustres esprits, offre aux poètes une certaine atmosphère d'émulation intellectuelle qui les étouffe parfois, mais qui contribue le plus souvent à leur développement.

Les écrivains sont rares, qui n'ont point, surtout vers l'époque de leurs débuts, éprouvé cette irrésistible attraction de la « Babylone moderne », cette fièvre de Paris, si violente et si grisante, et des exceptions comme celle de Mistral, le Cygne de Maillane, le Provençal impénitent, qui traite volontiers Paris de « grande villasse », ne sont nullement faites pour infirmer la règle.

C'est de cette souveraine domination qu'exerce de plus en plus la « Ville tentaculaire » sur le cœur et sur l'intelligence des poètes, et de ce culte enthousiaste par quoi ils lui témoignent leur adoration, que j'ai voulu présenter ici une image exacte.

Et, de même que nous avons, en l'Hôtel Carnavalet, un Musée historique de la Ville de Paris, aux destinées duquel préside savamment M. Georges Cain, l'auteur des Promenades dans Paris, *il me serait agréable que le présent recueil pût être considéré comme le très humble Musée Poétique de la glorieuse Cité.*

CAMILLE LEMERCIER D'ERM.

CHOIX DE POÉSIES

FRANÇOIS VILLON

(1431-1490)

BALLADE DES FEMMES DE PARIS

Quoy qu'on tient belles langagières,
Florentines, Veniciennes,
Assez pour estre messaigières,
Et mesmement les anciennes ;
Mais, soient Lombardes, Rommaines,
Genevoises, à mes périls,
Piémontoises, Savoysiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De très beau parler tiennent chayres,
Ce dit-on, les Napolitaines,
Et sont très bonnes cacquetières
Allemandes et Pruciennes ;
Soient Grecques, Egyptiennes,
De Hongrie ou d'autre païs,
Espaignolles ou Castellaines,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suysses, n'y sçavent guères,
Gasconnes n'aussi Toulouzaines ;
Du Petit-Pont deux harangières
Les conclueront, et les Lorraines,
Angloises ou Calaisiennes
(Ay-je beaucoup de lieux compris ?),
Picardes de Valenciennes ;
Il n'est bon bec que de Paris.

ENVOI

Prince, aux dames Parisiennes
De beau parler donne le prix ;
Quoy qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

PIERRE GRINGOIRE

(1480-1547)

BALLADE

Sotz lunatiques, sotz estourdis, sotz sages,
Sotz de villes, de chasteaulx, de villages,
Sotz rassotés, sotz nyais, sotz subtilz,
Sotz amoureux, sotz privez, sotz sauvages,
Sotz vieux, nouveaux, et sotz de toutes ages,
Sotz barbares, estranges et gentilz,
Sotz raisonnables, sotz pervers, sotz retilz,
Vostre Prince, sans nulles intervalles,
Le Mardy-gras, jouera ses Jeux aux Halles.

Sottes dames et sottes damoiselles,
Sottes vieilles, sottes jeunes, nouvelles,
Toutes sottes aymant le masculin,
Sottes hardies, couardes, laides, belles,
Sottes frisques, sottes doulces, rebelles,
Sottes qui veulent avoir leur picotin,
Sottes trotantes sur pavé, sur chemin,
Sottes rouges, mesgres, grasses et palles,
Le Mardy-gras, jouera le Prince aux Halles.

Sotz yvrongnes aymans les bons lopins,
Sotz qui crachent au matin jacopins,
Sotz qui aiment jeux, tavernes, esbatz,
Tous sotz jaloux, sotz gardans les patins,

Sotz qui chassent, nuytz et jour, aux cougnins,
Sotz qui aiment à fréquenter le bas,
Sotz qui faictes aux dames les choux gras ;
Advenez-y, sotz lavez et sotz salles,
Le Mardy-gras, jouera le Prince aux Halles.

Mère sotte semont toutes les sottes,
Ne faillez pas à y venir bigottes,
Car en secret faictes de bonnes chières,
Sottes gayes, délicates, mignottes,
Sottes doulces qui rebrassez vos cottes,
Sottes qui estes aux hommes familières,
Sottes nourrices et sottes chambrières,
Monstrer vous fault doulces et cordiales.
Le Mardy-gras, jouera le Prince aux Halles.

Fait et donné, buvant vin à plains potz,
En recordant la naturelle game,
Par le prince des sotz et ses suppotz ;
Ainsi signé d'un pet de preude femme.

PIERRE DE RONSARD

(1524-1585)

SONNET

Vous me dites, maîtresse, étant à la fenêtre,
Regardant vers Montmartre et les champs d'alentour :
« La solitaire vie et le désert séjour
Valent mieux que la cour ; je voudrais bien y être.

« A l'heure mon esprit de mes sens serait maître ;
En jeûne et oraisons je passerais le jour ;
Je défierais les traits et les flammes d'Amour :
Ce cruel de mon sang ne pourrait se repaître. »

Quand je vous répondis : « Vous trompez de penser
Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre :
Sus les cloîtres sacrés la flamme on voit passer,

« Amour dans les déserts comme aux villes s'engendre.
Contre un Dieu si puissant, qui les dieux peut forcer,
Jeûnes ni oraisons ne se peuvent défendre. »

AGRIPPA D'AUBIGNÉ
(1551-1630)

LES FERS
(FRAGMENT)

La Saint-Barthélemy

Hélas ! Voici le jour, jour que les destinées
Voyaient, à bas sourcils, glisser de deux années,
Le jour marqué de noir, le terme des appas,
Qui voulut être nuit, et tourner sur ses pas :
Jour qui avec horreur parmi les jours se conte,
Qui se marque de rouge et rougit de sa honte.
L'aube se peut lever, aube qui eut jadis
Son teint brunet orné de fleurs du Paradis ;
Quand, par son treillis d'or, la rose cramoisie
Eclatait, on disait : « Voici ou vent ou pluie. »
Cette aube que la mort vient armer et coiffer
D'étincelants brasiers ou de tisons d'Enfer,
Pour ne démentir point son funeste visage,
Fit ses vents de soupirs, et de sang son orage ;
Elle tire, en tremblant, du monde le rideau :
Et le soleil, voyant le spectacle nouveau,
A regret éleva son pâle front des ondes,
Transi de se mirer en nos larmes profondes,
D'y baigner ses rayons, oui, le pâle soleil
Prêta, non le flambeau, mais la torche de l'œil ;

Encor, pour n'y montrer le beau de son visage,
Tira le voile en l'air d'un louche épais nuage.
Satan n'attendit pas son lever, car voici,
Le front des spectateurs s'avise, à coup transi,
Qu'en paisible minuit, quand le repos de l'homme
Les labeurs et le soin en silence consomme,
Comme si du profond des éveillés Enfers
Grouillassent tant de feux, de meurtriers et de fers,
La cité où jadis la loi fut révérée,
Qui, à cause de loi fut jadis honorée,
Qui dispensait en France et la vie et les droits,
Où fleurissent les arts, la mère de nos Rois,
Vit et souffrit en soi la populace armée
Trépigner la justice, à ses pieds diffamée.
Des brutaux débridés les monceaux hérissés,
Des ouvriers méchamés les scadrons amassés
Diffament, à leur gré, trois mille chères vies,
Témoins, juges et Rois, et bourreaux, et parties.
Ici les deux partis ne parlent que françois ;
Les chefs qui, redoutés, avaient fait autrefois
Le marchand délivré de la crainte d'Espagne,
Avoir libre au trafic la mer et la campagne,
Pour qui les étrangers, tant de fois combattus,
Le roi déprisonné de peur de leurs vertus,
Qui avaient entamé les batailles rangées,
Qui n'avaient aux combats cœurs ni faces changées,
L'appui des vrais Français, des traîtres la terreur,
Moururent délaissés de force et non de cœur,
Ayant pour ceps leurs lits, détenteurs de leurs membres,
Pour geôlier leur hôte, et pour prisons leurs chambres,
Par les lièvres fuyards, armés à millions,
Qui tremblaient en tirant la barbe à ces lions,
De qui la main poltronne et la craintive audace
Ne les pouvait, liés, tuer de bonne grâce.
Dessous le nom du Roi, parricide des lois,
On détruisait les cœurs par qui les Rois sont Rois :
Le coquin possesseur de royale puissance
Dans les fanges traînait les sénateurs de France.
Tout riche était proscrit, il ne fallait qu'un mot

Pour venger la rancœur sous le nom d'Huguenot.
Des procès ennuyeux fut la longueur finie :
La fille ôte à la mère et le jour et la vie ;
Là le frère sentit de son frère la main ;
Le cousin éprouva pour bourreau son germain ;
L'amitié fut sans fruit, la connaissance éteinte,
La bonne volonté utile comme feinte.
D'un visage riant, notre Caton tendoit
Nos yeux avec les siens et le bout de son doigt
A se voir transpercer ; puis il nous montra comme
On le coupe à morceaux ; sa tête court à Rome ;
Son corps sert de jouet aux badauds ameutés,
Donnant le branle au cours des autres nouveautés.
La cloche qui marquait les heures de justice,
Trompette des voleurs, ouvre aux forfaits la lice.
Ce grand Palais du droit fut contre droit choisi
Pour arborer au vent l'étendard cramoisi.
Guerre sans ennemi, où l'on ne trouve à fendre
Cuirasse que la peau ou la chemise tendre.
L'un se défend de voix, l'autre assaut de la main :
L'un y porte le fer, l'autre y prête le sein ;
Difficile à juger qui est le plus astorge,
L'un à bien égorger, l'autre à tendre la gorge.
Tout pendard parle haut ; tout équitable craint,
Exalte ce qu'il hait ; qui n'a crime le feint.
Il n'est garçon enfant qui quelque sang n'épanche,
Pour n'être vu honteux s'en aller la main blanche.
Les prisons, les palais, les châteaux, les logis,
Les cabinets sacrés, les chambres et les lits
Des princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein même
Furent marqués des coups de la tuerie extrême.
Rien ne fut plus sacré quand on vit par le Roi
Les autels violés, les pleiges de la foi.
Les Princesses s'en vont de leurs lits, de leurs chambres,
D'horreur, non de pitié, pour ne toucher aux membres
Sanglants et détranchés que le tragique jour
Mena chercher la vie au nid du faux amour.
Libithine marqua de ses couleurs son siège,
Comme le sang des faons rouille les dents du piège,

Ces lits, pièges fumants, non pas lits mais tombeaux
Où l'amour et la mort troqueront de flambeaux.
Ce jour voulut montrer au jour par telles choses
Quels sont les instruments, artifices et causes
Des grands arrêts du Ciel. Or déjà vous voyez
L'eau couverte d'humains, de blessés mi-noyés.
Bruyant contre ses bords, la détestable Seine,
Qui des poisons du siècle a ses deux chantiers pleine,
Tient plus de sang que d'eau ; son flot se rend caillé,
A tous les coups rompus, de nouveau resouillé
Par les précipités ; le premier monceau noie,
L'autre est tué par ceux que derniers on envoie :
Aux accidents mêlés de l'étrange forfait,
Le tranchant et les eaux débattent qui l'a fait.
Le pont, jadis construit pour le pain de sa ville.
Devint triste échafaud de la fureur civile ;
On voit, à l'un des bouts, l'huis funeste choisi
Pour passage de mort marqué de cramoisi ;
La funeste vallée, à tant d'agneaux meurtrière,
Pour jamais gardera le titre de Misère,
Et les quatre bourreaux porteront sur leur front
Leur part de l'infamie et de l'horreur du pont ;
Pont, qui eus pour ta part quatre cents précipices,
Seine veut engloutir, Louvre, tes édifices.
Une fatale nuit en demande huit cents,
Et veut aux criminels mêler les innocents.
Qui marche au premier rang des hosties rangées ?
Qui prendra le devant des brebis égorgées ?
Ton nom demeure vif, ton beau teint est terni,
Piteuse, diligente et dévote Yverny,
Hôtesse à l'étranger, des pauvres aumônière,
Garde de l'hôpital, des prisons trésorière.
Point ne t'a cet habit de nonnain garanti,
D'un patin incarnat trahi et démenti :
Car Dieu n'approuva pas que sa brebis d'élite
Dévêtît le mondain pour vêtir l'hypocrite,
Et quand il veut tirer du sépulcre les siens
Il ne veut rien de sale à conférer ses biens.
Mais qu'est-ce que je vois ? Un chef qui s'entortille,

Par les volants cheveux, autour d'une cheville
Du pont tragique, un mort qui semble encore beau,
Bien que pâle et transi, demi-caché dans l'eau ;
Ses cheveux arrêtant le premier précipice,
Lèvent le front en haut, qui demande justice.
Non, ce n'est pas ce point que le corps suspendu,
Par un sort bien conduit, a deux jours attendu ;
C'est un sein bien-aimé qui traîne encor en vie
Ce qu'attend l'autre sein pour chère compagnie.
Aussi vois-je mener le mari condamné,
Percé de trois poignards aussitôt qu'amené,
Et puis poussé en bas, où sa moitié pendue
Reçut l'aide de lui qu'elle avait attendue :
Car ce corps en tombant des deux bras l'empoigna.
Avec sa douce prise accouplé se baigna.
Trois cents précipités, droit en la même place,
N'ayant pu recevoir ni donner cette grâce,
Apprends, homme de sang, et ne t'efforce point
A désunir les corps que le ciel a conjoint.
Je vois le viel Rameau à la fertile branche,
Chappes, Caducs, rougir à leur perruque blanche ;
Briou, de piété comme du poil tout blanc,
Son vieil col embrassé par un Prince du sang,
Qui aux coups redoublés s'oppose en son enfance ;
On le perce au travers de si faible défense :
C'était faire périr une nef dans le port,
Dérober le métier à l'âge et à la mort.
Or, cependant qu'ainsi par la ville on travaille,
Le Louvre retentit, devient champ de bataille,
Sert après d'échafaud, quand fenêtres, créneaux
Et terrasses servaient à contempler les eaux,
Si encores sont eaux. Les dames mi-coiffées,
A plaire à leurs mignons s'essaient échauffées,
Remarquent les meurtris, les membres, les beautés,
Bouffonnent salement sur leurs infirmités.

(*Les Tragiques.*)

JEAN AUVRAY
(1590-1633)

LA PROMENADE DU COURS

A voir du haut de la Bastille
Tant de carosses à la fois,
Qui ne croirait que quatre rois
Font leur entrée en cette ville ?
Le soleil, dans l'étonnement
De les voir si superbement
Fouler une même carrière,
Voudrait bien descendre ici-bas
Avec son coche et sa lumière
Pour y prendre aussi ses ébats.
Cette coquette à la portière,
Fort mal instruite en son devoir,
Dans l'impatience de voir,
Regarde devant et derrière ;
On l'accuse de tous côtés
Et des collets qu'elle a gâtés,
Et de la peine qu'elle donne ;
Mais son esprit suivant ses yeux,
Elle est sourde et n'entend personne
Que ses désirs trop curieux.

Tirsis, tu seras idolâtre
De ce bel œil qui va passer,
Pour moi je crains de trépasser
Devant cette gorge d'albâtre.
Cette déesse a des cheveux
Qui me ravissent mille vœux.
Mais que cet autre objet me touche !
Celui-ci sera mon vainqueur ;
Mon âme est déjà sur ma bouche :
N'as-tu point vu sortir mon cœur ?

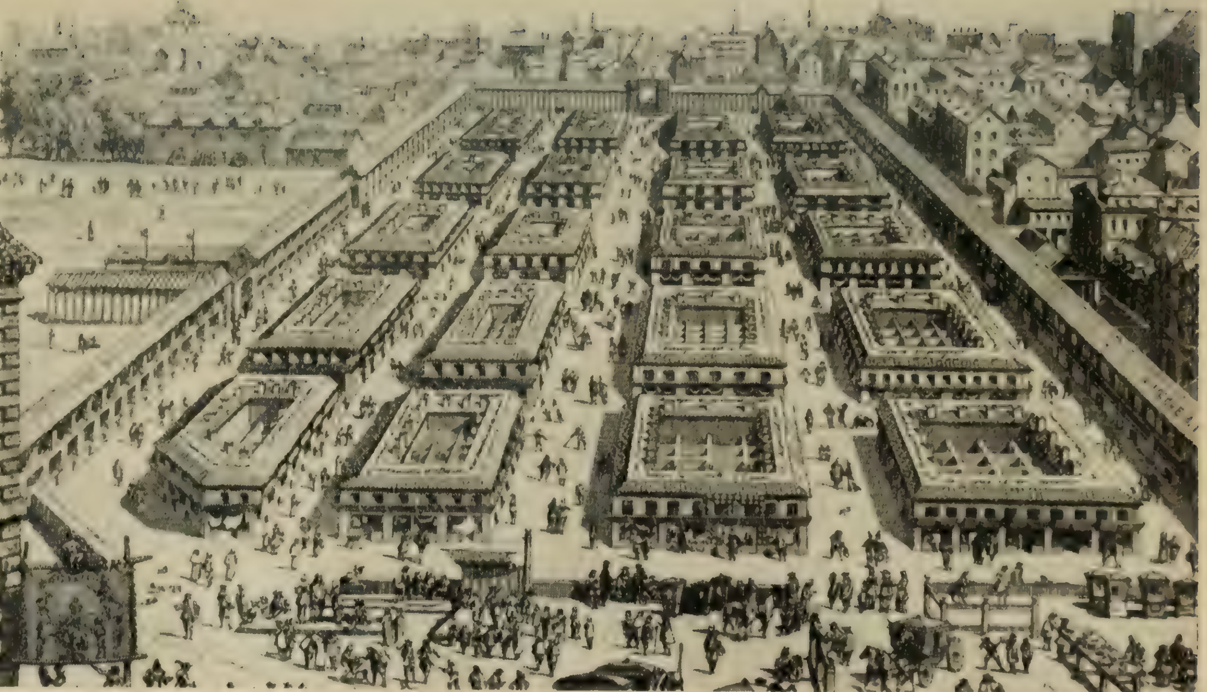
SAINT-AMANT

(1594-1661)

LE POÈTE CROTTÉ

(FRAGMENT)

Ville où j'ai tant traîné mes guêtres
Que j'en dois mieux savoir les êtres
Qu'un rat ne fait de son grenier,
Je te chante l'adieu dernier.
Adieu doncques, Paris sur Seine.
Seine, rivière humide et pleine
A Sanitas nommée ainsi,
Comme dit quelque auteur chansi ;
Adieu Paris, cité superbe,
Paris sans prix, rare proverbe,
Qui montre, en cachant mille appas,
Que Vaugirard ne te vaût pas ;
Adieu, Pont-Neuf, sous qui l'eau passe,
Si ce n'est quand l'hiver la glace,
Car, adonc, ne bougeant d'un point,
Elle est ferme et ne passe point ;
Adieu, roi de bronze ou de cuivre
Qu'à pied l'on peut aisément suivre,
Quoi que vous soyez à cheval,
Sans aller par mont ni par val ;
Adieu, belle place Dauphine
Où l'éloquence se raffine
Par ces bateleurs et marmots
De qui j'ai pris tant de bons mots
Pour fabriquer mes épigrammes,
Bons mots qui, plus pointus que lames,
Font qu'on ne peut sans se piquer
En torche-culs les appliquer ;
Adieu, vous que tout au contraire
J'ai souvent fournis de quoi braire,



La Foire Saint-Germain

Chantres, l'honneur des carrefours
Et des ponts, où, d'une voix d'ours
Et d'une bouffonne grimace,
Vous charmez tant la populace
Tandis qu'un matois, non en vain,
Essaie à faire un coup de main.

. . . .

PHILIPPOT, dit LE SAVOYARD

(1596-1670)

AIR NOUVEAU

Je suis l'Orphée du Pont-Neuf ;
Voici les bêtes que j'attire :
Vous y voyez l'âne et le bœuf,
Et la nymphe avec le satyre.

Accourez, filles et garçons !
Ecoutez bien notre musique :
L'esprit le plus mélancolique
Se réjouit à nos chansons.

Homère, ce chantre divin
Comme moi digne de mémoire,
Eut tant d'amour pour le bon vin
Qu'il perdit les yeux de trop boire.

Accourez, etc...

Nos voisins les opérateurs
Disent que dans leurs boîtelettes
Ils n'ont rien pour réjouir les cœurs,
Rien si bon que mes chansonnettes.

Accourez, etc...

L'honnête homme, allant son chemin,
Ne croit pas en être moins sage
D'écouter le chant tout divin
D'un si ravissant personnage.

Accourez, etc...

Enfin si vous êtes émus
De mes aimables gentillesses,
Je voudrais vous voir tous pendus
Au col de vos chères maîtresses.

Accourez, etc...

PIERRE CORNEILLE

(1606-1684)

LE MENTEUR

(FRAGMENTS)

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez :
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait la mise,
Et vaut communément autant comme il se prise ;
De bien pires que vous s'y font assez valoir.

. . . .

Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !
Paris semble à mes yeux un pays de romans.

J'y croyais ce matin voir une île enchantée ;
Je la laissai déserte et la trouve habitée ;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.

. . . .

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses,
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais Cardinal.
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.

SUR LA POMPE DU PONT NOTRE-DAME

Que le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris !
Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce
Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse :
Lui-même à son canal il dérobe ses eaux,
Qu'il y fait rejaillir par de secrètes veines,
Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux,
De grand fleuve qu'il est, le transforme en fontaines.

POUR LA FONTAINE DES QUATRE-NATIONS VIS-A-VIS LE LOUVRE

C'est trop gémir, Nymphes de Seine,
Sous le poids des bateaux qui cachent votre lit,
Et qui ne vous laissaient entrevoir avec peine
Ce chef-d'œuvre étonnant dont Paris s'embellit,
Dont la France s'enorgueillit.
Par une route aisée, aussi bien qu'imprévue,
Plus haut que le rivage, un roi vous fait monter :
Qu'avez-vous plus à souhaiter ?
Nymphes, ouvrez les yeux, tout le Louvre est en vue.

PAUL SCARRON

(1610-1660)

ADIEUX

Adieu, beau quartier des Marais !
C'est avecque mille regrets
Qu'une très pressante besoigne
Pour quelque temps de vous m'éloigne :
Je vais au faubourg Saint-Germain
Tremper mon très sec parchemin
Dans un bain qu'on tient salutaire...

Adieu, jusques après la Foire (1)
Que vous me verrez revenir ;
Car qui peut longtemps se tenir
Si loin de la place Royale ?...

Adieu, beau quartier favori,
Des honnêtes gens tant chéri,
Adieu, l'église des Minimes...

Adieu, région courtisée
De tous messieurs les fainéans,
Les « Madame est-elle céans ? »
Qui vont frappant de porte en porte,
Etendus à la « chèvre morte »
Dans leurs carrosses de velours...

Adieu, beau pays où la botte
Se conserve longtemps sans crotte ;
Adieu donc, beau roi de métal
Juché dessus un piédestal (2)
Je crois, si je ne me fourvoie,
Que par le Pont-Neuf est ma voie ;

(1) La célèbre foire Saint-Germain.
(2) Louis XIII.

Ne saluerez-vous point par nous
Le roi de bronze comme vous ? (1)
Adieu, belle place où n'habite
Que mainte personne d'élite :
La non-pareille Bois-Dauphine,
Entre dames perle très fine.
Mais un chacun la connaît bien,
C'est pourquoi je n'en dirai rien.
Or, adieu, place très illustre,
D'une illustre ville le lustre ;
Or, adieu, pour un peu de temps,
Tous les illustres habitants
De cet incomparable cloître...
Adieu, bien que ne soyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,
Charmant esprit, belle Ninon (2)...
Item, adieu, belle de Lorme (3),
Chez qui l'on voit, grande chiorme,
De beaux amoureux parfumés
De qui les soupirs enflammés
Ont tout noirci la cheminée...

Adieu, doux ami Sarazin :
Moins savoureux est un raisin,
A moi qui volontiers en mange,
Que n'est ta conversation
Très digne d'admiration.
Item, adieu, La Ménardière,
Si savant en toute manière,
L'inimitable Mondory
Lequel rime au grand Scudéry.

Enfin tous ceux et toutes celles,
Tant jouvenceaux que jouvencelles,
Qui m'aimez et que j'aime aussi,
Adieu vous dis, le cœur transi...

(1) Henri IV.
(2) Ninon de Lenclos.
(3) Marion de Lorme.

SONNET

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, Eglises, Palais, Prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues ;

Force Gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des Prudes, des Filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues ;

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble,

Pages, Laquais, Voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux, et grand bruit,
C'est là Paris. Que vous en semble ?

LA FOIRE DE SAINT-GERMAIN

EN VERS BURLESQUES

A Monsieur.

Sangle au dos, bâton à la main,
Porte-chaise, que l'on s'ajuste !
C'est pour la Foire Saint-Germain :
Prenez garde à marcher bien juste ;
N'oubliez rien, montrez-moi tout,
Je la veux voir de bout en bout,
Car j'ai dessein de la décrire.
Muse au ridicule museau,
De qui, si souvent, le naseau
Se fronce à force que de rire,
Muse qui régis la Satyre,
Viens me réchauffer le cerveau !

Guide de mon esprit follet,
Qui sur tout chéris le burlesque,
Souffle-moi, par un camouflet,
Un style qui soit bien grotesque ;

J'en veux avoir du plus plaisant,
Et fût-il un peu médisant,
J'emploierai tout, vaille que vaille.
Mais, devant que de rimasser,
Bannissons de notre penser
Tout souvenir qui le travaille,
Et commençons par la canaille
Qui nous empêche de passer.

Que ces badauds sont étonnés
De voir marcher sur des échasses !
Que d'yeux, de bouches et de nez !
Que de différentes grimaces !
Que ce ridicule Harlequin
Est un grand amuse-coquin !
Que l'on achève ici de bottes !
Que de gens de toutes façons,
Hommes, femmes, filles, garçons !
Et que les culs, à travers cottes,
Amasseront ici de crottes
S'ils ne portent des caleçons.

Ces cochers ont beau se hâter,
Ils ont beau crier : Gare ! gare !
Ils sont contraints de s'arrêter ;
Dans la presse rien ne démare.
Le bruit des pénétrants sifflets,
Des flûtes et des flageolets,
Des cornets, hautbois et musettes,
Des vendeurs et des acheteurs,
Se mêle à celui des sauteurs
Et des tambourins à sonnettes
Des joueurs de Marionnettes,
Que le peuple croit enchanteurs.

Mais je commence à me lasser
D'être si longtemps dans la boue :
Porteurs, laissez un peu passer
Ce carrosse, qu'il ne vous roue !
Et puis, pour marcher sûrement,
Appliquez-vous soudainement

A son damasquiné derrière !
Moins de monde vous poussera,
Le chemin il vous fraiera.
Mais, s'il reculait en arrière,
De peur de briser notre bière,
Faites de même qu'il fera.

Quelqu'un sans doute est attrapé ?
J'entends la trompette qui sonne :
Bien souvent, pour être dupé,
Ici tout son argent on donne.
Ha ! je le vois, le maître sot
Qui se gratte sans dire un mot,
En recevant la babiole,
Qui de son argent est le prix !
Dieux ! de quelle joie est épris
Le maudit blanqueur qui le vole,
Et que la dupe qu'il console
A peine à r'avoir ses esprits !

Mais qu'est-ce que je viens de voir ?
Une dame au milieu des crottes !
Est-ce gageure ou désespoir ?
Mais peut-être a-t-elle des bottes ?
Ha ! vraiment, je n'en dis plus rien :
En l'approchant, je connais bien
Que c'est une belle homicide,
Au nez de laquelle un beau fard,
Composé de craie et de lard,
Déguise bien plus d'une ride,
Et que le filou qui la guide
Est son brave ou bien son cornard.

Que de peinturés affiquets,
Dont les mères et les nourrices
Régaleront leurs marmousets !
Que de gâteaux et pains d'épices !
Ici, maint laquais bigarré,
Maint petit diable chamarré,
Fait au bourgeois guerre cruelle,
Tandis que son maître coquet

Pousse maint amoureux hoquet
Vis-à-vis de quelque donzelle
Qui l'amuse de sa prunelle
Et de son affecté caquet.

Que ces souillons de gaufriers
Font sentir l'odeur du fromage !
Et que ces noirs chaudronniers
Font un fâcheux carillonnage !
Mais nous voilà quasi dedans.
Bonjour, la Foire ! Dieu soit céans !
Je suis un pauvre cul-de-jatte,
Qui vient tout exprès de chez nous
Non pour acheter des bijoux,
Mais pour, au grand bien de ma rate,
Sur votre los qui tant éclate,
Faire quelques vers aigre-et-doux.

Prenez bien garde à ce soldat,
Ou plutôt ce grand as de pique !
De fine peur le cœur me bat,
Que contre nous il ne se pique.
Porteurs, marchez discrètement,
Ne heurtez rien, mais posément
Menez-moi par toute la Foire.
C'est ici, monsieur mon cerveau,
Qu'on verra si je suis un veau,
Si je mérite quelque gloire,
Et si notre docte écritoire
Fera quelque chose de beau.

Petit rimeur trop éventé,
Gardez-vous bien de rien promettre ;
Rengainez votre vanité !...
Où diable vous allez-vous mettre ?
Et quoi ! ne savez-vous pas bien
Qu'un conte ne vaut jamais rien,
Quand on dit : je vous ferai rire !
Je crains pour vous quelque revers ;
Je crains que les marchands divers,
Sur lesquels vous allez écrire,

N'habillent, au lieu de les lire,
Leur marchandise de vos vers.

Arrêtez ! Certain jouvenceau
Chez un confiturier se glisse ;
Son dessein n'est que bon et beau,
Mais j'ai peur qu'il ne réussisse.
Car je remarque, à ses côtés,
De pages fort peu dégoûtés
Une troupe bien arrangée,
Et malfaisante au dernier point :
Que pour eux ils sont bien à point,
Tenant à deux mains sa dragée,
Qui des pages sera mangée
Et dont il ne mangera point !

Il ne sait pas de quel destin
Sa confiture est menacée,
Et qu'elle sera le festin
De la gent à grègue troussée...
Ha ! le voilà dévalisé !
Dieux ! qu'il en est scandalisé !
Que son sucre, qui se partage
Parmi tous ces demi-filous,
Lui cause un étrange courroux,
Et qu'à ses yeux, remplis de rage,
Un écuyer fouettant un page
Serait un spectacle bien doux !

Que ces gentilshommes à pié
Sont de nature peu courtoise !
Que ces damoiseaux sans pitié,
Pour peu de chose font de noise !
Qu'ils ont de sucre répandu,
Qui pourtant ne sera perdu !
Car, de cette Irlandaise bande,
Il sera bientôt ramassé ;
Mais les lieux où l'on est pressé
Ne sont pas ceux que je demande :
Dégageons de foule si grande
Notre corps demi-fracassé.

Allons faire de l'inconnu
Au milieu de l'orfèvrerie ;
Sans doute j'y serai tenu
Entaché de bizarrerie ;
Vous en serez questionnés :
Le désir de me voir au nez
S'emparera de quelque tête,
Mais lorsque quelqu'un qui l'aura,
De mon nom vous enquêtera,
Sans lui faire beaucoup de fête,
Dites-lui que c'est une bête
Qui peut-être le piquera.

Ici le bel art de piper
Très impunément se pratique ;
Ici tel se laisse attraper,
Qui croit faire aux pipeurs la nique.
Approchons ces gens assemblés,
Hommes parmi femmes mêlés.
J'y vois, ce me semble, une dupe :
Car ce beau porte-point-coupé,
D'un touffu panache huppé,
Près de cette brillante jupe
Qui bien plus que son jeu l'occupe,
Qu'est-ce qu'un damoiseau dupé ?

Qu'ils sont d'accord, ces assassins,
Qui de paroles s'entremangent !
Qu'ils sont pour faire de larcins,
De leurs dés qu'à tous coups ils changent !
Que ces deux démons incarnés
Sont sur ce pauvre homme acharnés,
Qui perd tout, en grattant sa tête,
Et sans dire le moindre mot !
Ha ! qu'il a bien trouvé son sot,
Celui-là qui jure et tempête !
Et que l'autre fait bien la bête
Avec son serment de bigot ?

Foire, l'élément des coquets,
Des filous et des tire-laine,

Foire où l'on vend moins d'affiquets
Que l'on ne vend de chair humaine:
Sous le prétexete des bijous,
Que l'on fait de marchés chez vous,
Qui ne se font bien qu'à la brune!
Que chez vous de gens sont déçus!
Que chez vous se perdent d'écus!
Que chez vous c'est chose commune
De voir converser sans rancune
Les galants avec les cocus!

Tout se qui reluit n'est pas or
En ce pays de piperie,
Mais ici la foule est encor
Sans respect de la pierrerie.
Menez-moi chez les Portugais.
Nous y verrons à peu de frais
Des marchandises de la Chine:
Nous y verrons de l'ambre gris,
De beaux ouvrages de vernis,
Et de la porcelaine fine
De cette contrée divine,
Ou plutôt de ce Paradis.

Nous achèterons des bijous,
Nous boirons de l'aigre de cèdre...
Mais comment diable ferons-nous
Pour trouver une rime à èdre?
N'importe, ne radoubons rien,
Èdre et cèdre riment fort bien,
N'en déplaise à la Poésie.
La fabrique de tant de Vers
Sur tous ces objets si divers
Dont j'ai l'âme toute farcie,
M'a fatigué la fantaisie,
Et mis l'esprit presque à l'envers.

Beau Portugais de Portugal,
Qu'un verre net on me délivre!
Si l'aigre de cèdre est loyal,
J'en achète plus d'une livre.

Couvrez donc un peu vos esté,
Un peu moins de civilité,
Et bon marché que marmelade;
Sachez, homme au petit rabat,
Que je suis plus friand qu'un chat,
A cause que je suis malade:
Ne montrez donc rien qui soit fade
Ou qui ne soit pas délicat.

Il est ma foi, délicieux,
Il est merveilleux, ce breuvage!
Il n'est muscat ni coudrieux
Qui m'en fît mépriser l'usage.
N'en déplaise aux buveurs de vin,
Par mon chef! il est tout divin.
Laquais, tenez cette bouteille,
Mais gardez bien de la casser,
Et tâchez de vous en passer!
En ami je vous le conseille,
Car je veux bien perdre l'oreille
Si vous ne vous faisiez chasser.

Adieu, seigneur Lopes, bonsoir!
Bonsoir aussi, seigneur Rodrigue!
Lorsque je viendrai vous revoir,
Vous me trouverez plus prodigue.
Il est, ce me semble, saison
De retourner à la maison.
Je vois déjà de la chandelle,
Et ne vois plus rien de nouveau
Qui puisse porter mon cerveau
A faire une stance nouvelle:
Puis, j'en voudrais faire une belle,
Et je ne vois plus rien de beau.

Tout beau, petit poète, tout beau!
Vous allez apprêter à rire:
Vous ne voyez plus rien de beau?
Certes, cela vous plaît à dire:
A cette heure, de tous côtés,
Arrivent ici des beautés

Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre,
A cette heure, quand pour Philis,
Poudrés, frisés, luisants, polis,
Les appelants, soleils à l'ombre,
Leur disent fleurettes sans nombre
Sur leurs roses et sur leurs lis.

Voyons un peu ces épiciers,
Chez lesquels tant de monde achète.
O poivre blanc, que volontiers
Pour vous je vide ma pochette!
Sachons s'ils en pourront avoir:
Mais je n'aperçois que du noir,
Qui fort peu l'appétit réveille,
Au lieu que ce poivre de prix
Qui purifie les esprits
Est de l'Orient la merveille.
Préférable à la sans-pareille
Et comparable à l'ambre gris.

Adieu, peintres, adieu, lingiers!
Je laisse votre belle histoire,
Et celle des autres merciers,
A quelque meilleure écritoire.
Adieu, la Foire Saint-Germain!
Je vais, non pas en parchemin,
Mais en papier blanc comme craie,
Travailler à votre tableau:
Mais de mon style un peu nouveau
Avecques raison je m'effraie,
Et j'ai bien peur qu'on ne me raie
Comme un malheureux poètereau.

Ainsi chantait un malheureux.
Quoi qu'il n'eût quasi point d'haleine,
Et que son poumon catarrheux
Ne fît sortir sa voix qu'à peine.
Il le faisait pourtant beau voir,
Car juste-au-corps de velours noir
Habillait sa carcasse tendre;
Sa main un bâton soutenait,

Qui partout allait et venait,
Où sa main ne voulait s'étendre,
Exécutant sans se méprendre
Ce que le malade ordonnait.

Quoique son chant fût enroué,
Que ridicule fût sa lyre
Si crut-il qu'il serait loué,
Si *Monsieur* daignait en sourire :
Car il n'a chanté seulement
Que pour son divertissement ;
Toute autre fin il désavoue ;
Et quand quelqu'un s'en moquera
Et son carme méprisera,
Il lui fera, ma foi, la moue.
Et, qu'on le blâme ou qu'on le loue,
Au diable s'il s'en souciera !

ISAAC DE BENSERADE

(1612-1691)

SONNET

SUR LA VILLE DE PARIS

Rien n'égale Paris ; on le blâme, on le loue,
L'un y suit son plaisir, l'autre son intérêt ;
Mal ou bien, tout s'y fait, vaste et grand comme il est :
On y vole, on y tue, on y pend, on y roue.

On s'y montre, on s'y cache, on y plaide, on y joue,
On y rit, on y pleure, on y meurt, on y naît.
Dans sa diversité, tout amuse, tout plaît,
Jusques à son tumulte et jusques à sa boue.

Mais il a ses défauts, comme il a ses appas,
Fatal au courtisan, le roy n'y venant pas ;
Avecque sûreté nul ne s'y peut conduire :

Trop loin de son salut pour être au rang des saints,
Par les occasions de pécher et de nuire,
Et pour vivre longtemps trop près des médecins.

FRANÇOIS COLLETET
(1628-1680)

LE TRACAS DE PARIS
OU
LA SECONDE PARTIE DE LA VILLE DE PARIS
EN VERS BURLESQUES

(FRAGMENTS)

Voici le plus beau temps du monde ;
Phœbus à la perruque blonde,
Qu'Apollon l'on appelle en vers,
Ou plutôt l'œil de l'Univers,
Par sa clarté chaude et sereine,
Nous promet que cette semaine
Nous aurons un assez beau temps
Pour battre la semelle aux champs ;
Ou bien, sans aux champs faire gille,
Nous divertir dedans la ville.
Toi, qu'en vérité je chéris,
A qui j'ai fait voir tout Paris,
Ami, si tu m'en voulais croire,
Nous irions jusques à la Foire,
J'entends la Foire Saint-Laurens,
Ce grand saint qui guérit les dents,
Et que tout le peuple réclame,
De bon cœur et du fond de l'âme,
Contre le mal presque enragé
Dont il se trouve soulagé,

Dès qu'il a joint à ses prières
Des offrandes et des lumières,
Et que, dans son temple fameux,
Il a fait quelque temps des vœux.

Déjà je connais à ta mine,
Que tu voudrais payer chopine
Du plus friand et du plus fin,
De peur d'avoir mal en chemin :
Mais attendons encor à boire,
Lorsque nous serons dans la Foire,
Car, peut-être, autant d'en sortir,
Nous y pourrons nous divertir.
C'est le lieu de la goinfrerie,
Le lieu de la galanterie,
Où le temps se peut bien passer,
Si l'on veut argent débourser.

La Prison Saint-Martin-des-Champs

Lève tes yeux : ne vois-tu pas
Le clocher de Saint-Nicolas,
Et de Saint-Martin l'abbaye,
Dont l'entrée est un peu haïe ?
Et cela n'est pas sans raison,
Car à l'entrée est la Prison.
Ah ! j'aperçois quelque tumulte !
Que vois-je ? hélas ! c'est une insulte
Qu'on fait à quelque homme d'honneur.
Avançons ! Je plains son malheur.

Un Prisonnier que l'on a sauvé

J'aperçois une troupe armée,
Et de fureur bien animée.
Vois-tu le peuple qui s'enfuit ?
C'est un archer qui le poursuit,
Et qui tient en main une épée,
De boue et non de sang trempée.

O Dieu ! combien de pousse-culs,
De sergents qui n'en peuvent plus,
D'archers du grand Prévôt de l'Ile,
Qui font un effort inutile
Chez le bourgeois, pour y trouver
L'homme qu'il a fait esquiver,
Et qu'ils voulaient, à ce qu'on crie,
Mener à la Conciergerie,
Ou bien plutôt à Saint-Martin,
Comme un lieu propre et plus voisin !
Ils sont à plaindre, je te jure,
D'avoir échappé leur capture ;
Mais, comme il n'est point criminel,
Qu'aucun n'a point de coup mortel,
Et n'est poursuivi que pour dette,
C'est assez qu'il ait la venette,
Et je le tiens un homme heureux
De s'être ainsi échappé d'eux ;
Car s'il était près de ces drôles,
Il lui coûterait des pistoles,
Et n'en serait pas quitte encor,
Pour de bons coups, avec son or.
Mais, puisque l'émeute est passée,
Suivons la route commencée.

Description d'un Coche qui part de Paris

Où grands fusils sont attachés,
Etuis de chapeaux accrochés,
Paniers et mannes qui brandillent,
Chables et cordes qui pendillent.
Passe avec moi le ruisseau,
De peur que dessus ton manteau
Cette crotte ne rejaillisse
Et ton rabat blanc ne salisse.
Ainsi, tous deux, hors d'embarras,
Pour rire, tu remarqueras
La diversité des visages,
La qualité des personnages

Qui là-dedans sont entassés,
Dont la moitié montrent le nez
Par la fenêtre des portières
Qui sont de cuir et de lanières.
Vois-tu déjà trois Allemands,
Qui jargonnent entre leurs dents;
Trois religieux et deux prêtres,
Emmitouflés de bonnes guêtres,
De bons habits, de grands chapeaux,
De bonnes robes et manteaux;
Quatre femmes, fines matoises,
Ou damoiselles ou bourgeoises,
Car on n'en peut rien deviner,
A cause qu'allant promener
Nous les voyons toujours masquées
Et de grands dominos flanquées,
Qui font qu'on ne saurait savoir,
A les épier, à les voir,
Ou si ce sont femmes honnêtes,
Ou si ce sont de bonnes bêtes?
Mais, soit enfin ce que ce soit,
Ce sont des femmes que l'on voit,
Que l'on distinguera bien vite,
A la couchée, au premier gîte.
Item, voilà deux gros marchands
Qui témoignent d'être méchants;
Un gentilhomme de campagne
Habillé d'un bon drap d'Espagne;
Item, quatre autres à cheval,
Montés tellement bien que mal,
Qui font escorte à cette troupe,
Qui porte vingt paniers en croupe,
Quatre malles, quatre ballots,
Trois coffres, tant petits que gros,
Et de l'étoffe et de la toile,
Marquée avec quelque étoile,
Et quelques chiffres enlacés,
Avec l'encre dessus tracés.
Bon Dieu! quel bruit épouvantable

Ce monde fait, sans être à table,
Dans cette grand'chambre d'osier,
Qu'on voit par le milieu plier,
Et qui par les deux bouts balance
Si fort, qu'il semble qu'elle danse !
Quel plaisir de voir ce cocher
Ivre et rustique, trébucher,
Culebuter, en dessus tête,
En voulant monter sur sa bête,
Et s'être cassé le museau
Au beau milieu de ce ruisseau !
Je crois qu'il tarde à ces personnes,
Surtout à ces porte-couronnes,
Que le cocher, de vin épris,
Déjà ne soit hors de Paris,
Car c'est un embarras étrange
Qu'un si grand coche dans la fange ;
C'est presque un village roulant
Qui n'avance que d'un pas lent,
Et qui trouve dedans les rues
Toujours quelques coques-cigrues,
Des carrosses et des charrois,
Qui l'arrêtent autant de fois,
Brisent essieu, disloquent roue
Et couvrent les passants de boue.

LES PROMENADES DU PONT-NEUF

Les entretiens du soir
et les aventures amoureuses qui s'y passent.

En vérité, ce clair de lune
Contribue à notre fortune.
Voilà l'heure que le bourgeois,
Et le plumet à belle voix,
Mène bourgeoise ou damoiselle
A la promenade assez belle,
Et triomphe, en habit tout neuf,
Sur les vastes quais du Pont-Neuf.

Quoiqu'il soit, entre dix et onze,
Donnons vers le Cheval de Bronze.
Tu verras là mille beautés,
Et leurs amants à leurs côtés
Qui parlent de leurs amourettes
Et se content mille fleurettes.
En voilà, dans leurs passions,
Qui font cent protestations.
Marchons derrière ces folâtres,
De ces deux filles idolâtres;
Ecoutons leurs sots entretiens,
Et peut-être en riras-tu bien.
Celui-là dit à cette brune,
Que sa beauté n'est pas commune;
Qu'il brûle pour elle d'amour;
Qu'elle est, la nuit, qu'elle est, le jour,
L'unique objet dont sa pensée
Est agréablement blessée;
Qu'il s'en va courir au cercueil,
S'il n'est vu d'elle de bon œil;
Que, pour célébrer ses louanges,
Il faudrait la bouche des anges,
Mais qu'il n'ose espérer l'honneur
De toucher tant soit peu son cœur;
Qu'au reste il est amant fidèle;
Qu'après lui faut tirer l'échelle,
Et qu'il veut que cette beauté
Eprouve sa fidélité.

« Nanon, dit-il, ma seule joie,
Où voulez-vous que je m'emploie?
Faut-il, pour vous, par monts, par vaux,
Entreprendre quelques travaux?
Faut-il endurer des supplices,
Ou franchir quelques précipices?
Commandez-moi, si vous m'aimez;
C'est vous seule qui me charmez;
Tout ce que je vois dans les dames
N'égale point vos moindres flammes,

Et partout où vous n'êtes pas,
Je n'y rencontre aucuns appas. »

L'autre, qui va pressant la blonde,
Lui dit : « Vous êtes sans seconde !
Mon Dieu ! que je serais heureux,
D'avoir un peu de ces cheveux,
De ces belles et riches chaînes,
Qui font mes plaisirs et mes peines !
Quand aurai-je l'honneur, chez vous,
D'embrasser vos charmants genoux ?
Je n'ose espérer cette grâce ;
Vous n'êtes peut-être que glace,
Pendant que je suis plein de feux,
Et que pour vous je fais des vœux !
Au moins, bel objet de ma braise,
Permettez-moi que je vous baise
Ou que je touche ces deux mains
Qui donnent des lois aux humains.
Oh ! que mon sort est déplorable,
Que je m'estime misérable
De ne pouvoir rien obtenir
Pour en garder le souvenir !
Ah ! ne serait-ce point peut-être
Que quelqu'autre en serait le maître ?
Je connais bien, pour mon malheur,
Qu'un rival possède ce cœur :
Mais quoi qu'il fasse, ma cruelle,
Il ne sera pas plus fidèle
Que je le suis depuis quatre ans,
Comme premier de vos amants. »

Ami, telles sont les paroles,
Et tous les entretiens frivoles,
Que ces esclaves de l'amour
Tiennent ici de jour en jour,
Cependant que ces dédaigneuses
Semblent n'être pas amoureuses,
Car elles mettent en cent lieux
Leurs cœurs dont elles font leurs dieux.

Un homme ivre qui revient de la Foire

Quelle procession de gens,
Qui retourne de Saint-Laurens !
Regarde cette populace
Qui nous précède et qui s'amasse
Autour d'un homme, assurément
Plus plein de vin qu'un Allemand ?
Sans sa femme qui le caresse,
Qui le soutient et qui le presse
De retourner au nom de Dieu,
Il pourrait coucher au milieu
De cette épaisse et sale crotte.
C'est à ce coup qu'il y barbote,
Car, parbleu, la bête est à bas ;
On le tire à force de bras :
Avec son manteau de parade,
Il est fait comme un mascarade.
Cependant ce pauvre garçon
Croit être plus fort qu'un Samson.
Voilà ce que produit la Foire ;
Le peuple s'y crève de boire,
Et parfois dans le vin se bat,
S'arrache cheveux et rabat ;
Et, comme amateur de carnage,
Se casse le nez du visage,
Et se brise souvent le cou,
Car il frappe sans savoir où.
C'est alors que les commissaires
En dressent de bonnes affaires :
Tout y va, la paille et le blé.
Le battu, de son sort troublé,
Qui dans le procès ne voit goutte,
En veut raison, quoi qu'il en coûte.
On fait des informations,
Et puis des confrontations ;
On cote toutes les injures ;
En quatre jours, les procédures,



Le Transport des Filles a l'Hopital, *d'après* Jeaura

Par un chicaneur micque-mac,
A peine tiennent dans un sac.
On se saisit de la personne,
De par le Roi on l'emprisonne,
Et paye une provision
Sur une simple vision,
Ou sur un rapport fait en forme,
Et, zeste, attendez-moi sous l'orme,
Puisque tel qu'on croit échigné
N'est pas souvent égratigné.
Pour le refrain de la ballade,
Suffit qu'il fasse le malade,
Et qu'il s'enveloppe le chef,
Qui ne reçut aucun méchef,
Qu'il montre quelque meurtrissure,
Qu'il fera passer pour blessure,
Et cela, dis-je bien souvent,
Autant en emporte le vent.
Te voilà surpris de m'entendre :
Mais le moyen de s'en défendre ?
Il faut bien, pour t'apprendre tout,
T'instruire de bout en bout ;
C'est un bon secret dans la vie,
De peur que le chemin n'ennuie,
Pour réveiller son souvenir,
D'avoir de quoi s'entretenir.

Description de la Foire Saint-Laurent

Tu vois que, de propos en autres,
Enfilés comme patenôtres,
Nous voilà justement dedans
Cette Foire de Saint-Laurens.
N'as-tu point déjà les oreilles
Aussi pleines que des bouteilles
Du bruit que font tant de chifflets ?
Donne une paire de soufflets
A ces fripons qui t'étourdissent !

Il semble que tes mains languissent ;
Romps leurs flûtes et leurs tambours,
Qui nous vont rendre presque sourds.
Et puis tourne deçà ta vue.

Théatre des Marionnettes

Remarque un peu dans cette rue,
Sur ce théâtre, deux coquins,
Vêtus comme des Harlequins,
Avec trois guenilles de linge,
Qui font sauter un pauvre singe,
Et grimper dessus un bâton,
Afin de gagner le teston ?
On entre dedans leurs logettes
Pour y voir des marionnettes,
Et cependant que l'on est là,
Longtemps droit comme un quinola,
Attendant que le jeu commence,
Empressé de l'un qui s'avance,
D'un autre qui pousse et veut voir,
Sans pour aucun respect avoir.

La Rivière des Gobelins

Item, ce canal de rivière,
Que tu vois passer par derrière,
N'est qu'un ruisseau, mais fort malin,
Qui prend son nom de Gobelin ;
Ses eaux sont de telle nature,
Qu'elles servent à la teinture,
Et tout le monde, en vérité,
En connaît assez la bonté.
Mais quand ce ruisseau se déborde,
Il n'a point de miséricorde,
Il bouleverse les maisons
Il renverse murs et cloisons,
Inonde toute la campagne,
Mine, rocher, cave, montagne ;

Ensevelit, dedans son corps,
Des vivants, dont il fait des morts.
Ainsi qu'on a vu, ces années,
Des maisons toutes ruinées,
Et tant de gens qui sont péris,
Qui furent vus de tout Paris.

La Maison du Roi
pour les Tapisseries et Manufactures

Enfin, voici les Gobelins,
Où règnent les excellents vins
Et les bières délicieuses,
Pour les buveurs et les buveuses,
Car il est des femmes aussi,
Qui viennent s'égayer ici.
Regarde que de lieux à boire,
Et comme ici chacun fait gloire
De s'enivrer gaillardement,
Et de se saouler noblement !
Ici sont petits corps-de-garde,
Pour y rire avec la gaillarde ;
Là sont les petits lieux d'honneur,
Où va tout le bourgeois buveur.
Les cabarets d'où l'on ne bouge,
C'est celui de *la Rose Rouge*,
Du *Lion d'Or*, du *Mouton Blanc*,
Du *Dauphin*, où le vin est franc,
Du *Juste*, où Flamants et Flamandes,
Allemands avec Allemandes,
Et plusieurs autres étrangers,
S'embarquent sans aucuns dangers.
Ici l'on trouve toutes choses,
Et tout y flaire comme roses,
Les andouilles, les cervelas,
Les poulets et les chapons gras,
Les grillades et les saucisses,
Dont le palais craint les épices,

Car, mettant le palais en feu,
On ne saurait boire pour peu.
Mais, sans raisonner davantage,
Pour terminer notre voyage,
Allons, ami, nous reposer
Dans ce cabaret et causer :
Je n'en puis plus de lassitude,
Et suis même en inquiétude.
De te voir aussi las que moi.
Nous avons bien marché, ma foi,
Et l'on causera, dans le monde,
De notre course vagabonde.
Quand nous nous serons divertis,
Quand d'ici nous serons sortis,
Tous deux nous irons dans la couche,
Fermer et les yeux et la bouche ;
Et si je vois à mon réveil
Qu'il fasse encore un beau soleil,
Le beau temps me fera peut-être
Une seconde fois renaître
Le désir de te faire voir
Cent choses que tu dois savoir.
Et puis tu vois que notre course
N'a point intéressé ta bourse :
J'ai commencé de payer tout,
Et je veux aller jusqu'au bout ;
C'est ainsi qu'un ami doit faire,
Alors qu'il a le nécessaire.
Si demain nous courons le jour,
Tu pourras payer à ton tour.
Cependant buvons, je te prie,
Ce vin qui me redonne la vie,
Et depuis que j'en ai goûté,
Je suis en meilleure santé.
Cependant, afin de mieux boire
Et de mieux branler la mâchoire,
Moi-même je m'en vais là-bas
Faire choix de quelques bons plats ;
Je sais comme l'on s'accommode,
Et quelle est d'ici la méthode :

Quand le marché d'abord est fait,
On n'a plus l'esprit inquiet,
Et l'on ne craint plus à sa honte,
Que trop haut un écot se monte.
Bois donc, cependant que j'irai,
Et bientôt je retournerai.

Les Liseurs de Nouvelles aux petites Boutiques des Augustins

Tous ces lecteurs de nouveautés,
Dans ces boutiques arrêtés,
L'un à son nez met sa lunette,
Afin de lire la Gazette,
Ecrite en prose, écrite en vers,
Des nouvelles de l'univers.
C'est un plaisir, pour ces lectures,
De voir les diverses postures.
Parmi ces gens, en voilà deux,
Fichés tout droits comme des pieux ;
D'autres rangés sous étalages,
Tout ainsi comme des images ;
Ceux-là, dessus un banc pressés ;
Ceux-ci, dans la porte entassés :
Car chaque boutique est si pleine,
Qu'on n'y saurait tenir qu'à peine.
Celui qui lit plus promptement,
Prête à l'autre un commencement ;
Un autre curieux demande
Une Gazette de Hollande,
Et celui-ci, celle d'Anvers.

L'Estrapade

Enfin, tu vois bien l'Estrapade,
Triste et douloureuse escalade
Où l'on fait monter quelquefois
Ces grands violateurs de lois,

Je parle de lois militaires
Qui sont justes et fort sévères ;
Item, auprès, est le gibet
Où le criminel, au collet,
Une fois pris, n'en peut descendre,
Parce qu'il a gagné le pendre.

Saint-Médard

Mais laissons ces gibets à part,
Il vaut bien mieux voir Saint-Médard :
C'est une magnifique église,
Qu'avec grande raison je prise,
D'où sont beaucoup de gens de bien,
Et dont je suis paroissien.

TÉMOIN-COLLÉ

(XVII[e] SIÈCLE)

Le Marais

En dépit des railleurs, je chante le Marais.
Je demeure Place Royale ;
J'y suis en très bon air et j'habite un palais.
Chacun à son tour y régale,
Et l'on y vit à peu de frais :

Dans toutes leurs façons, les messieurs du Marais,
Des gens polis offrent l'élite
Et leurs civilités ne finissent jamais.
Ils ont, quand on leur rend visite,
De beaux compliments toujours prêts.

L'abondance aux festins règne avec les apprêts.
Toujours quelque voix agréable

Vous entonne un grand air, même avant l'entremets.
Lorsque l'on va sortir de table
Vite on met le champagne au frais.

Le soir on y tient cercle : Amour avec succès
Sur le tapis met quelque thèse
Où le cœur et l'esprit sont toujours en procès,
Puis en beau style d'antithèse,
Iris prononce ses arrêts...

NICOLAS BOILEAU
(1636-1711)

LES EMBARRAS DE PARIS

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, pendant des nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteaux va me fendre la tête.

J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues
D'un funèbre concert font retentir les nues,
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivants.
Encor, je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine ;
Mais si, seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance,
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçants,
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là, je trouve une croix de funeste présage,
Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche la roue,
Et d'un choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient débarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure ;
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout, des passants enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.

On n'entend que des cris poussés confusément :
Dieu pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse :
Et n'osant plus paraître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin, en grondant je m'essuie,
Souvent pour m'achever, il survient une pluie :
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage ;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux en ont fait des rivières,
J'y passe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car, sitôt que du noir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent,
Que, dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, auprès de Paris, un lieu de sûreté ;
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
Bientôt quatre bandits lui serrent les côtés :
La bourse !... il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aillent grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte et cédant au sommeil
Tous les jours je me couche avecque le soleil ;
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.

Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre et percent mon volet ;
J'entends crier partout : Au meurtre ! on m'assassine !
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine !
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent, sans pourpoint, je cours toute la nuit,
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons, va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc, encor pâle d'effroi,
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi,
Je fais pour reposer un effort inutile ;
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un riche un pays de Cocagne :
Sans sortir de la ville il trouve la campagne ;
Il peut, dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers,
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

(*Satires*)

CLAUDE LE PETIT

(1638?-1662)

LA CHRONIQUE SCANDALEUSE

OU

PARIS RIDICULE

Le Louvre

Louvre, couvert moitié d'ardoise,
Et moitié couvert de vieux plomb,
D'où vient qu'on voit ce pavillon
Plus court que l'autre d'une toise?
J'admire vos compartiments,
Vos reliefs, vos soubassements,
Votre façade et vos corniches:
Rien n'y manque, hormis de graver
Au-dessus de toutes vos niches:
« Maison à louer pour l'hiver. »

La Chapelle du Louvre

Tous les Limousins de Limoges
Ont-ils ici leur rendez-vous?
Bonté divine, où sommes-nous?
Me prend-on pour un Allobroge?
J'enrage tout vif dans ma peau.
Cette rotonde au plat coupeau,
Est-elle là pour braver Rome?
Personne ne me répond rien:
J'aimerais autant voir un homme
Dire que Dieu n'est pas chrétien.

Les Tuileries

Pour ne point fausser compagnie
Par un trait trop brusque et soudain,
Allons faire un tour au Jardin ;
Dépêchons sans cérémonie :
Qu'il est beau, qu'il est bien œuvré !
Mais d'où vient qu'il est séparé
Par tant de pas du domicile (1) ?
Est-ce la mode en cette Cour
D'avoir la maison à la Ville
Et le jardin dans le Faubourg ?

La Place du Carrousel

Cirque de bois à cinq croisées,
Barbouillé d'Azur et d'Orpin,
Amphithéâtre de sapin,
Fantôme entre les Colisées :
Manège de Pantagruel,
Belle place du Carrousel,
Faite en forme d'huître à l'écaille,
Quoi qu'on en dise, vous voilà.
Un habit de pierre de taille
Vous siérait mieux que celui-là.

La Grande Ecurie

Grande écurie, en ce grimoire
Chacun saura ce que tu vaux,
Tu n'as que cinq ou six chevaux,
Les autres sont-ils allés boire ?
Mais taisez-vous, Dame Alizon ;
Contre le Prince, sans raison,
Vous tournez tout en raillerie ;
Qu'importe à ce grand potentat
Qu'il en ait dans son écurie ?
Il en a tant dans son Etat !

(1) Du vieux Louvre et du Palais-Royal où logeait autrefois la Cour.

Le Palais Cardinal, aujourd'hui Palais-Royal.

Ici demeurait maître Griffe,
Dit Jean-Armand de Richelieu,
En son temps quasi demi-Dieu,
Demi-Prince et demi-Pontife.
Vois-tu ce merveilleux chapeau,
Qui nageait sur terre et sur eau,
Au frontispice de l'ouvrage?
C'est lui qui fit tous ces travaux.
La belle maison! C'est dommage
Qu'elle n'ait des pots à moineaux!

Les Halles

Nous ne saurions nous en dédire,
Il faut passer par ce marché,
Et, bien ou mal enharnaché,
Dire en passant le mot pour rire;
Je suis dans la plus belle humeur
Où l'on ait jamais vu rimeur
De louer cette foire immonde:
Mais quand j'en dirais haut ou bas
Les plus belles choses du monde,
Dieu même ne m'entendrait pas!

Fût-il jamais clameurs pareilles?
Si le ciel n'a pitié de moi,
Je deviendrai sourd, par ma foi,
En dépit de ces deux oreilles:
Chacun parle et nul ne répond,
L'on entend rien, l'on se confond,
Tout marche, tout tourne, tout vire.
Après cela, Père Eternel,
Qui ne croira, dans cet empire,
Le mouvement perpétuel?

A la bonne heure pour la France,
A la bonne heure aussi pour nous,
Pourvu que messieurs les filous
Ne nous lanternent pas la gance.

Ça, rions-en tout notre saoul ;
Mais non, ne faisons point le fou,
Retirons-nous, et sans satire
Faisons place à qui veut rester ;
On ne vient pas ici pour rire,
On n'y vient que pour acheter.

Le Pilori

Déchargeons plutôt notre flegme
Sur ce vieux cylindre pourri :
Ce gibet nommé pilori
Mérite bien un apophthegme.
Quoi qu'il soit en état piteux,
Il montre à ce siècle honteux
Qu'on faisait autrefois justice ;
Et conclut enfin contre lui,
L'ayant privé de son office,
Qu'on ne la fait plus aujourd'hui.

La Friperie

Tandis que j'ai la verve rogue,
Point de quartier à ces gens-ci ;
Voici l'enfer en raccourci,
C'est-à-dire la Synagogue.
Eh quoi ! fripiers rabinisés !
Seigneurs juifs christianisés !
Osez-vous bien ici paraître ?
Engeance de Mathusalem,
Juifs baptisés, croyez-vous être
Encore dans Jérusalem ?

Ne leur donnons point tant d'amorce,
Muse politique, partout
Lorsqu'on pousse les gens à bout,
Leur désespoir se change en force :
Laissons les modernes Hébreux,
Sans aller déclamer contre eux,

Judaïser ainsi qu'à Rome (1);
N'insultons personne en ce lieu,
Ils pourraient bien tuer un homme
Ayant pour rien fait pendre un Dieu.

Le Pont-Neuf

Faisons ici renfort de pointes:
Le chemin nous mène au Pont-Neuf;
D'un bon régal de nerf de bœuf
Saluons ces voûtes mal jointes!
Vraiment, Pont-Neuf, il fait beau voir
Que vous ne vous daignez mouvoir
Quand les étrangers vous font fête:
Savez-vous bien, nid de filous,
Qu'il passe de plus grosses bêtes
Par-dessus vous que par-dessous?

Pourquoi nous faites-vous la morgue
Avecque votre nouveauté,
Pont en cent endroits rajusté
Tout ainsi qu'un vieux soufflet d'orgue?
Vous qui faites compassion
A la moindre inondation,
D'où vous vient cette humeur altière?
Est-ce à cause que vous avez
Cent égouts dans votre rivière
Et plus d'étrons que de pavés?

La Place de Grève

Malheureux espace de terre
Au gibet public consacré;
Terrain où l'on a massacré
Cent fois plus d'hommes qu'à la guerre;

---

(1) Par l'ordonnance du Pape Paul IV, les Juifs n'y ont aucun négoce que celui des vieilles hardes, comme les fripiers à Paris. Les uns et les autres sont renfermés dans un certain quartier qu'on appelle à Rome *il Ghetto*, et à Paris la Friperie.



Joute des Mariniers entre le Pont Notre-Dame et le Pont-au-Change (1751).
D'après le tableau de Raguenet (Musée Carnavalet).

Certes, Grève, après maint délit,
Vous êtes, pour mourir, un lit
Bien commode pour les infâmes,
Puisqu'ils n'ont qu'à prendre un bateau,
Et, d'un coup d'aviron, leurs âmes
S'en vont en Paradis par eau.

La Halle

Tous ces petits trônes de toile,
Où pendent tant de panonceaux,
N'expriment pas mal, sur les eaux,
La flotte d'Espagne à la voile.
Que de cercles et de paquets !
Que de laques et de bacquets !
Et que de barques à dos d'arche !
Un camp ne fut mieux retranché,
Et tant plus dans ce lieu je marche,
Moins je le prends pour un marché !

Le Cimetière des Saints-Innocents.

En passant par ce cimetière
Prions Dieu pour les trépassés.
Que d'os l'un sur l'autre entassés,
Que de cendre et que de poussière !
Quatre mots de moralité
Sur ce lieu de mortalité :
Hommes, pour une bagatelle
Qui vous donnez tant de souci,
Toutes les têtes sans cervelle
Ne sont pas dedans ce lieu-ci.

Tous ces fameux traîneurs d'épées,
Tous ces illustres champions,
Ces Césars et ces Scipions,
Ces Alexandres, ces Pompées,
Ces grands soldats et ces grands rois
Bravèrent la mort autrefois

Par une valeur sans seconde ;
Mais la mort enfin les brava.
Que de mal pour mourir au monde,
Et ne savoir pas où l'on va !

Les Fortifications

Déjà d'eux-mêmes les créneaux
Dedans les fossés en monceaux
Sont croulés de vieillesse pure ;
Et la meilleure de tes tours
N'attend pour choir en pourriture
Qu'une chamade de tambours.

Les Embarras de Paris

Jamais dedans une assemblée
De deux cent mille combattants
On ne peut voir en même temps
Tant d'attirail et de mêlée.
Que d'insensés et que de fous !
Tout est-il sens dessus dessous ?
De tous côtés on me dit : Gare !
Et je ne sais duquel tourner.
Dans cet horrible tintamarre
On n'entendrait pas Dieu tonner.

Que ce vieux chartier embourbé
Et ce cocher masqué au bé
Parlent de Dieu souvent et vite !
Prennent-ils plaisir à cela ?
Pour faire un tonneau d'eau bénite
Il faudrait bien de ces mots-là.

La Rivière des Gobelins

Ne faisons pas ici le cancre,
Et passons vite ce ruisseau.
Est-ce de la boue ou de l'eau ?
Est-ce de la suie ou de l'encre ?

Quoi ! c'est le seigneur Gobelin ?
Qu'il est sale et qu'il est vilain !
Je crois que le diable à peau noire,
Par régal et par volupté,
Ayant trop chaud en Purgatoire,
Se vient ici baigner l'été.

L'Eglise de Sorbonne

Armand repose en cette place,
Qui nous regarde de travers ;
Joignons quelques-uns de nos vers
A ceux qui rongent sa carcasse.
Pourquoi fit-il bâtir ce lieu
Moitié pour lui, moitié pour Dieu ?
Est-ce afin que chacun contemple
Son bon ménage ou son orgueil ?
Ou n'est-ce point pour lui le temple
Aussi bien comme le cercueil ?

Les Tours de Notre-Dame

Ah ! que de nids d'oiseaux farouches !
Que de hiboux et de choucas !
Les gens ne paraissent là-bas
Pas plus gros que des pieds de mouches.
Je vois des clochers, des maisons,
Des habitacles, des cloisons,
Et des girouettes sans nombre.
Qu'ici l'air est à bon marché !
Et qu'il dort des bêtes à l'ombre
Lorsque le soleil est couché !

Non, je n'aurais jamais pu croire
Que Paris eût été si grand ;
Plus je le vois, il me surprend,
Par le trou de mon écritoire !
Rome, Londres, Naples, Madrid,
Cologne, Gand, Valladolid,

Le grand Caire et Constantinople,
Près de lui moindres que des bourgs,
Danseraient en champ de sinople
Dans le moindre de ses faubourgs.

Adieu donc, Ville de Village,
Seigneur Paris en Badaudois !
J'en dirai moins une autre fois
Ou bien j'en dirai davantage :
Sans boire, c'est assez chanté ;
J'arrive au terme limité.

BERTHOD

(XVII[e] SIÈCLE)

LA VILLE DE PARIS
EN VERS BURLESQUES

La Rue de la Huchette

Vois la rue de la Huchette ;
Mais prends bien garde à ta pochette !
Autrement, l'on t'attrapera,
Et sans doute on te dupera,
Car, en ce lieu-là, c'est la source
D'où sortent les coupeurs de bourse.
Viens donc par ici, viens, suis-moi,
Mais surtout prends bien garde à toi.
Toutefois, allons vers la Grève,
Car je vois le jour qui s'achève.
Aussi bien, est-ce ton quartier :
N'est-ce pas proche un pâtissier,
Au bout de la Coutellerie,
Tout devant une hôtellerie,
Attenant un maître horloger,
Que ton frère t'a fait loger ?

— Parbleu, je crois que tu devines :
Je suis avecque ma cousine
Dans cette maison justement.

— Ho ! bien, bien, allons vitement,
Passons dedans la Lingerie,
Et puis dans la Ferronnerie,
Et de là nous nous en irons
Vers Saint-Jacques, et gagnerons
Un carrefour où l'on rencontre
Justement devant soi la montre ;
Nous verrons-là quelle heure il est.
Je sais que, pour ton intérêt,
Il faut que tu sois de bonne heure
Dans la maison où tu demeures.

Çà, marche, gagne le devant ;
Mais je voudrais auparavant
Passer aux Recommandaresses :
Tu verrais là bien des souplesses,
Et d'excellents tours qui s'y font,
Lorsque les servantes y sont.

Les Bourgeois en rumeur

Au même temps, j'ai vu sortir
Des gens qui voulaient m'investir ;
Les uns formaient un corps de garde
Avec chacun une hallebarde ;
Les autres avaient un épieu ;
Quelques-uns, des armes à feu ;
Celui-ci tenait une broche ;
Cet autre, une méchante pioche ;
D'autres, des bâtons à deux bouts,
Et hurlaient tous comme des fous.
Chacun criait à pleine tête :
« Arrête, arrête, arrête, arrête !
Prenez, messieurs, prenez, prenez
Ce coquin et le retenez !
Il faut que nous comptions la chance
A ce maquereau d'importance. »

Cependant j'ai drillé toujours
Sans m'amuser à leurs discours,
Et, dans quatre sauts, sur mon âme,
J'ai gagné le pont Notre-Dame,
Et pour mieux éviter l'affront,
J'ai bientôt traversé le pont ;
Sautant vite comme une chèvre,
J'ai passé sur le quai de Gesvre,
Et j'ai couru jusques ici,
Où vous me voyez, Dieu merci !

Après cet accident étrange,
Sortons, passons le Pont-au-Change ;
Nous irons vers Saint-Innocent.
Je te ferai voir, en passant,
De quoi passer une heure entière,
Sous les charniers du cimetière.
Mais cache bien ton pistolet !
Faut passer sous le Châtelet,
Et ce diable d'endroit fourmille
D'officiers de l'Hôtel-de-Ville,
Qui sont des archers, des sergents,
Et de cette sorte de gens.
C'est une race très méchante,
De qui la vie est insolente,
Et qui, sans rime ni raison,
Vous fourrent un homme en prison,
Sous une simple conjecture,
Pour dire qu'ils ont fait capture.
Cache donc bien ton pistolet,
Qu'on ne te saisisse au collet !

Le Pont-au-Change

Sortons d'ici, je t'en conjure,
Car quelque méchante aventure,
Nous pourrait peut-être arriver.
Passons, quand nous devrions crever ;
Gagnons tout droit le Pont-au-Change,
Pousse-moi ce marchand d'orange !

Allons donc, saute vitement ;
Mordi ! tu vas trop lentement !
C'est s'amuser à la moutarde.
Vertubleu ! tu ne prends pas garde
Que te laisses embarrasser,
Et tu ne pourras plus passer ;
Puis, après, ce sera le diable ;
Tu seras pillé comme sable,
Et peut-être tu ne pourras
Te tirer de cet embarras.
Tiens, pousse cette chambrière ;
Gagne droit à cette fruitière,
Et de là saute hardiment
Chez ce vendeur de passement.
Sauve-toi, le long des boutiques,
Chez ce marchand qui vend des piques,
Et demeure là de pié coi
Jusqu'à ce que je sois à toi.
Moi, je passe dans l'autre rue,
Car j'entends qu'on dit : Tue, tue !
Je vois là-bas grande rumeur...
Je me sauve, peur du malheur.
Adieu ! va-t-en, ou que je meure,
Je suis à toi dans un quart d'heure.

Hé bien, me voilà de retour !
Par ma foi, j'ai fait un beau tour !
Bien m'a valu de savoir courre !
On m'a voulu frotter la bourre :
Un petit gentilhommereau
Me prenait pour un maquereau,
Et disait, me nommant infâme,
Que j'avais surborné sa femme.
Il criait comme un enragé,
Et faisait si bien l'outragé,
Qu'en chantant un si beau ramage
Il souleva le voisinage.

Les Filouteries du Pont-Neuf.

Sois-je pendu cent fois sans corde,
Si jamais plus je vais chez vous,
Maîtresse Ville des filous,
Et si je me mets plus en peine
D'aller voir la Samaritaine,
Le Pont-Neuf et ce grand Cheval
De bronze, qui ne fait nul mal,
Toujours bien net, sans qu'on l'étrille
(Dieu me damne s'il n'est bon drille !) —
Touchez-le tant qu'il vous plaira,
Car jamais il ne vous mordra :
Jamais ce Cheval de parade,
N'a fait morsure ni ruade.

Vous, rendez-vous de charlatans,
De filous, de passe-volans,
Pont-Neuf, ordinaire théâtre
De vendeurs d'onguents et d'emplâtre,
Séjour des arracheurs de dents
Des fripiers, libraires, pédants,
Des chanteurs de chansons nouvelles,
D'entremetteurs de damoiselles,
De coupe-bourses, d'argotiers,
De maîtres de sales métiers,
D'opérateurs et de chimiques,
Et de médecins spagiriques,
De fins joueurs de gobelets,
De ceux qui vendent des poulets.
« J'ai, monsieur, de fort bon remède,
Vous dit l'un (jamais Dieu ne m'aide !),
Pour ce mal-là que vous savez.
Croyez-moi, monsieur, vous pouvez
Vous en servir sans tenir chambre.
Voyez, il sent le musc et l'ambre ;
C'est du mercure préparé,
Et jamais Ambroise Paré
Ne bailla remède semblable. »
— « Cette chanson est agréable,

Dit l'autre, monsieur, pour un sou ! »
— « Là hé ! mon manteau, ha, filou !
Au voleur, au tireur de laine ! »
— « Hé ! mon Dieu, la Samaritaine.
Voyez comme elle verse l'eau,
Et cet Horloge, qu'il est beau !
Ecoute, écoute, comme il sonne :
Dirais-tu pas qu'on carillonne ?
Regarde un peu ce jacquemard :
Tête-bleu, qu'il fait le monard !
Tiens, tiens, ma foi, aga, regarde,
Il est frais comme la guimbarde.
Pardi, c'est pour être étonnés !
Il frappe l'heure avec le nez. »
— Voyons ces tireurs à la blanque,
Qui pour ornement de leur banque
Ont quatre ou cinq gros marmousets
Plantés dessus des tourniquets,
Tenant en main une écritoire
Faite de bois, d'os ou d'ivoire,
Un peigne de plomb, un miroir
Garni de papier jaune et noir,
Des chausse-pieds, des aiguillettes,
Des couteaux pliants, des lunettes,
Un étui de peigne, un cadran,
Barbouillés avec du safran ;
De vieilles Heures Notre-Dame
A l'usage d'homme et de femme,
Moitié français, moitié latin ;
De vieilles roses de satin ;
Un fusil garni d'allumettes,
Deux ou trois vieilles savonnettes,
Une tabaquière de bois,
Une visse à casser des noix,
Un petit marmouset d'albâtre,
Des gens blanchis avec du plâtre,
Un méchant chapeau de castor,
Garni d'un cordon de faux or,
Une flûte, un tambour de Basque,
Un vieux manchon, un méchant masque.

« Ça, messieurs, mettez un hasard !
On tire deux fois pour un liard »,
Dit ce coquin, dans sa boutique.
Vêtu d'un habit à l'antique,
Qui peste contre les passants
De ce qu'il n'a point de marchands.
— « Pour un sou, vous aurez six balles !
Dit ce marchand d'étuis de balles ;
A moi, monsieur ! Qui veut tirer,
Avant que de me retirer ?
Çà, chalands, hasard à la banque :
De trois coups personne ne manque ! »

ANONYME

(XVIIe SIÈCLE)

CHANSON NOUVELLE DE TOUS LES CRIS DE PARIS

Voulez-vous ouïr chansonnette
De tous les cris de Paris ?
L'un crie : — Des allumettes !
L'autre : — Fusils, bons fusils !
— Cotrets ! A la masse tache !
— Verre joli !
— Qui a des vieux souliers
A vendre en bloc et en tâche !
— Beaux œufs frais !
— Oranges, citrons, grenades !
— Fromages forts de Milan !
— Salades, belles salades !
— Faut-il point du bon pain, chalans ?
— A ramonner la cheminée haut et bas !
— Vieux fer, vieux chapeaux !
— Beaux choux blancs !

Ma belle poirée !
— Moutarde ! — Almanachs nouveaux !
— Vinaigre, au bon vinaigre !
— Sablon à couvrir les vins !
Charbon de rabais en Grève !
Le minot à neuf douzaine !
Du grès, du grès !
— A fine aiguille !
— J'ai la mort aux rats et aux souris !
Entonnoirs, bons forets et outils !
Ça, chalans, curez les puits !
— Argent cassé, vieille monnaie !
— L'émouleur, gagne-petit !
— Croye de Champagne, croye !
Oublie, oublie, où est-il ?
A deux liards la chanson tant belle !
— Douce mûre, gentil fruit nouveau !
A mes beaux cerneaux !
Noix nouvelle !
Carpendus, poire de certeaux !
Gros fagots, sèches bourrées !
A mes beaux navets !
Chicorée, chicorée !
— Argent de mes gros balets !
Noir à noircir !
Couvercle a la lessive !
Peigne de buis !
Gravelée !
— J'ai du bon lait !
— A l'écaille vive !
— Chaudronnier, ça !
— Qui est-ce qui veut de l'eau ?
— Gentil vin blanc et clairet !
— Esguillettes de feu teintes !
— Argent de fin trébuchet !
— Ver, verjus ! Oignons à la botte !
Hareng soret ! Panets, beaux panets !
Beau cresson, carottes, carottes !
Pois verts, pois ! fèves de marais !
Prunes de Damas ! cerises !

Concombres ! beaux arbrisseaux !
— De bonne encre pour écrire !
— Beaux melons ! beaux artichauts !
Harengs, maquereaux de chasse !
— A refaire les soufflets et les seaux !
— Citrouille, filasse, filasse !
— Qui a de vieux chapeaux ?
Vieux bonnets !
— Fromages de crème !
— Aux racines de persil !
Raves douces, belles asperges !
— Beau houblon ! — Peau de lapin !
— Gerbe de froment !
— Fouarre nouveau, fouarre !
— Pons, ratelets, chambrière de bois !
Beau mai de houx !
A la pierre noire !
— Rubans blancs, beaux lacets !
— A trente écus l'émeraude
Et l'anneau de grand valeur !
— Fèves cuites toutes chaudes !
Pain d'épices pour le cœur !
Beaux chapelets, couronne royale !
Mes beaux coings ! pêche de corbeille !
Beaux poireaux ! gros navets de balle !
Beaux bouquets. Qui veut du lait ?
Figues de Marseille !
— Beaux métis ! carpes vives !
— Beaux épinards ! lard à pois !
— Escargots ! tripes de morue !
— Beaux raisins ! beaux pruneaux de Tours !

Ainsi vont criant par les rues
Les Etats, chacun tous les jours.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD

(1655-1709)

ÉPITRE A M.

(FRAGMENT)

Peut-être ignores-tu dans quel coin reculé
J'habite dans Paris, citoyen exilé,
Et me cache aux regards du profane vulgaire?
Si tu veux le savoir, je vais te satisfaire.
Au bout de cette rue où ce grand cardinal,
Ce prêtre conquérant, ce prélat amiral,
Laissa pour monument une triste fontaine
Qui fait dire au passant, que cet homme, en sa haine,
Qui du trône ébranlé soutint tout le fardeau,
Sut répandre le sang plus largement que l'eau,
S'élève une maison modeste et retirée,
Dont le chagrin surtout ne connaît point l'entrée.
L'œil voit d'abord ce mont dont les antres profonds
Fournissent à Paris l'honneur de ses plafonds,
Où, de trente moulins, les ailes étendues
M'apprennent chaque jour quel vent chasse les nues.
Le jardin est étroit, mais les yeux satisfaits
S'y promènent au loin sur de vastes marais.
C'est là qu'en mille endroits, laissant errer ma vue,
Je vois croître à plaisir l'oseille et la laitue;
C'est là que, dans son temps, des moissons d'artichauts
Du jardinier actif secondent les travaux,
Et que de champignons une couche voisine
Ne fait, quand il me plaît, qu'un saut dans ma cuisine,
Là, de Vertumne enfin, les trésors précieux
Charment également et le goût et les yeux.

VOLTAIRE

(1694-1778)

LA BASTILLE

(1717)

Or, ce fut donc par un matin, sans faute,
En beau printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
Un mien valet, qui du soir était ivre :
« Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là ;
C'est lui sans doute, et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens. »
Et moi de dire alors entre mes dents :
« Gentil puîné de l'essence suprême,
Beau Paraclet, soyez le bienvenu ;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime ? »
En achevant ce discours ingénu,
Je vois paraître au bout de ma ruelle,
Non un pigeon, non une colombelle,
De l'Esprit-Saint oiseau tendre et fidèle,
Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
Monstres crochus que l'enfer a formés.
L'un près de moi s'approche, sycophante :
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton cafard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.
« Mon fils, dit-il, la cour sait vos mérites ;
On prise fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers, et vos galants écrits ;
Et, comme ici tout travail a son prix,
Le roi, mon fils, plein de reconnaissance,
Veut de vos soins vous donner récompense,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans un de ses châteaux ;
Les gens de bien qui sont à votre porte
Avec respect vous serviront d'escorte ;

Et moi, mon fils, je viens, de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.
— Trigaud, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début ; c'est me jouer d'un tour :
Je ne suis point rimeur suivant la cour ;
Je ne connais roi, prince, ni princesse,
Et, si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
Je les respecte, ils sont dieux sur la terre ;
Mais ne les faut de trop près regarder :
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre.
Partant, vilain, retournez vers le roi ;
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis ; c'est trop d'honneur pour moi ;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je suis content de mon bouge ; et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille ;
Mes biens sont purs, mon sommeil est facile,
J'ai le repos ; les rois n'ont rien de mieux. »
J'eus beau prêcher, et j'eus beau m'en défendre,
Tous ces messieurs, d'un air doux et bénin,
Obligeamment me prirent par la main :
« Allons, mon fils, marchons. » Fallut se rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit
En coche clos, vers le royal réduit,
Que, près Saint-Paul, ont vu bâtir nos pères
Par Charles V. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard' d'un pareil logement !
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises, commodités.
« Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière
De ses rayons n'y porta la lumière.
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur ;
Vous y serez avec plus de fraîcheur. »
Puis, me faisant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la serrure,
Grilles, verrous, barreaux de tout côté :



Les Filles du Palais-Royal, *par* Boilly

« C'est, me dit-il, pour votre sûreté. »
Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'est délicate ni forte:
De ce beau mets je n'étais point tenté;
Mais on me dit: « C'est pour votre santé;
Mangez en paix, ici rien ne vous presse. »
Me voici donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, logé fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Trahi de tous, même de ma maîtresse.
O Marc-René, que Caton le Censeur
Jadis dans Rome eût pris pour successeur,
O Marc-René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer,
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer:
Que, quelque jour, le bon Dieu vous le rende!

LA FAMINE A PARIS

(FRAGMENT)

D'un amas d'étrangers la ville était remplie,
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques;
Les autres, des rochers et des monts helvétiques;
Barbares dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiègent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Mais d'un peu d'aliments la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?),
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'aliment arraché de ses mains.

Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle;
Furieuse, elle approche avec un coutelas
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes
A sa mère en fureur arrachant mille larmes,
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante:
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité:
« Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.
Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris,
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?
Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère:
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau! »
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier,
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas;
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée et de sang dégouttante.
« Oui, c'est mon propre fils; oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la mère et le fils vous servent de pâture!
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous? »

Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés;
Ils n'osent regarder cette maison funeste:
Ils pensent voir tomber sur eux le feu céleste:
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel et demandait la mort.

(*La Henriade*)

JEAN-JOSEPH VADÉ
(1720-1757)

LA PIPE CASSÉE
(FRAGMENT)

Voir Paris, sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille,
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des bons lurons,
C'est voir Rome sans voir le Pape.
Aussi ceux à qui rien n'échappe,
Quittent souvent le Luxembourg
Pour jouir dans quelque faubourg
Du spectacle de la guinguette.

Courtille, Porcherons, Villette!
C'est chez vous que, puisant ces vers,
Je trouve des tableaux divers;
Tableaux vivants où la Nature
Peint le grossier en miniature.
C'est là que plus d'un Apollon
Martyrisant le violon,
Jure tout haut sur une corde,
Et d'accord avec la Discorde,
Seconde les rauques gosiers
Des farauds de tous les quartiers.

. . . .

CHANSON GRIVOISE

Y'allons, Cadet, point d'paresse !
Faut fêter Louison.
Not' cœur qu'avont d'la tendresse
Vaut un Apollon.
J'n'voulons pas qu'il soupire
Quand j'haussons la voix,
Mais j'voulons qu'il nous inspire
Sur le ton grivois.

Louison n'fait jamais la fière
Avec ses amis,
Al' sait la noble magnière
Des Dam's de Paris.
Quand al' boit, et quand al' chante,
Al' rit de bon cœur
Al' est, comme madam' sa tante,
Toujours d'belle humeur.

C'matin, dans son p'tit ménage
Qu'al' a fait frotter,
Les commèr's du voisinage
Viendront la fêter,
Mais Nicolas, qui babille
Comme un perroquet,
En revenant d'la Courtille,
A pris not' bouquet.

V'là qu'pendant qu'il s'achemine
Pour v'nir aveuc nous,
Un' Dam' qu'avont fort bonn' mine
L'y fait les yeux doux.
Tout en causant al' s'approche,
L'ap'lant son ami,
Pis not' bouquet al' accroche
En se moquant d'ly.

Pour nous venger d'sa malice
J'y j'tons not' chapiau,
J'voulons courir, l'pied nous glisse,
J'tombons dans l'ruissiau ;
J'nous r'levons, al' nous échape,
J'n'osons dire rien,
Mais, morgué, si j'la rattrape,
Al' nous l'payra bien.

Tout en r'mettant nos jartières
A la place Maubert,
J'avons trouvé deux bouqu'tières
Qu'ont l'bec ben ouvert.
« Qu'as-tu donc, m'dit la plus belle,
T'as l'air tout fâché,
Tiens, d'mes fleurs par' ta chapelle,
J'te f'rons bon marché. »

V'là qu'tandis que j'me décrotte,
Al' arrange au mieux
De gros œillets une hotte
Qui charmont les yeux.
« Tiens, m'dit-elle, en conscience,
Ça vaut du jasmin. »
Pis m'faisant la révérence
Al' m'les met en main.

V'là l'aut' à son tour qui m'guette
Et m'prend au collet,
« D'mes fleurs, dit-ell', faut qu't'achète,
Y'allons, mon poulet. »
Gn'a qu'en r'culant en arrière
J'tombons sur le dos,
Pis j'renversons d'un' laitière
La crème et les pots.

Sur mes œillets qu'al' m'arrache
Al' met son cruchon,
Not' bouqu'tière qui se fâche
R'troussant son chignon,

En r'levant son inventaire
L'y baill' deux soufflets,
Et dit, en la j'tant par terre :
« Rends-moi mes œillets. »

V'là messieurs d'la populace,
Pour les séparer,
Avec les dam's de la place
S'mettiont à jurer ;
Com' j'naimons point leurs querelles
Non plus qu'leurs caquets,
J'ons laissé là nos d'moiselles
Avec leurs bouquets.

Du nôt' j'ons bonne espérance
Que Louise rira,
Si j'avons la parférance
Al' nous parmettra
D'l'embrasser à la franquette
Tout comme j'faisons
Quand j'allons à la guinguette
Et que j'y dansons.

GRESSET

(1709-1777)

LA SOCIÉTÉ A PARIS

(FRAGMENT)

. . . . Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer :
Trouver à chaque pas des gens insupportables,

Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence ;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes,
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes.
Faire des soupers fins ou l'on périt d'ennui ;
Veiller par air ; enfin se tuer pour autrui !
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte ;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER

(1764-1811)

LA PROMENADE

Roule avec majesté tes ondes fugitives,
Seine ; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En fuyant comme toi la reine des cités.
Ah ! lorsque la nature, à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille, en vain renaissante,
Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers, de jeunesse paré,
Sans ranimer mon front pâle et décoloré,
Du moins, auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poète implore,



La Dernière Charrette (9 Thermidor). *Dessin de* Raffet.

Et la mélancolie errante aux bords des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.
Jours heureux ! temps lointain, mais jamais oublié
Où les arts consolants, et la tendre amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
Egayaient mes destins, ignorés de l'envie !

Le soleil affaibli vient dorer ces vallons ;
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.
Oh ! que de fois j'errai dans tes belles retraites,
Auteuil ! lieu favori, lieu saint pour les poètes !
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux !
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle.
Là, Molière, esquissant ses comiques portraits,
De Chrysale et d'Arnolphe a dessiné les traits,
Dans la forêt ombreuse où, le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries.
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage, et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.
Saint-Cloud ! Je t'aperçois ! J'ai vu loin de tes rives
S'enfuir sous les rameaux tes naïades craintives :
J'imite leur exemple et je fuis devant toi.
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.
A mes yeux éblouis vainement tu présentes
De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent ces coteaux
Et qui semblent de loin surpendus sur les eaux :
Désormais je n'y vois que la toge avilie
Sous la main du soldat qu'admira l'Italie.

DÉSAUGIERS

(1772-1827)

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU SOIR

En tous lieux, la foule
Par torrents s'écoule ;
L'un court, l'autre roule ;
Le jour baisse et fuit ;
Les affaires cessent,
Les dîners se pressent,
Les tables se dressent,
Il est bientôt nuit.

Là, je devine
Poularde fine
Et bécassine
Et dindon truffé ;
Plus loin, je hume
Salé, légume,
Cuits dans l'écume
D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite
Flaire et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas ;
Le surnuméraire,
Pour vingt sous, va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paiera pas.

Plus loin, qu'entends-je ?
Quel bruit étrange
Et quel mélange
De tons et de voix ?

Chants de tendresse,
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse
Partent à la fois!

Les repas finissent,
Les teints refleurissent,
Les cafés s'emplissent,
Et, trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chute assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné.

Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume,
Et de crier tous:
« Garçon, ma glace,
— Ma demi-tasse,
— Monsieur, de grâce,
Passez, après vous. »

Les journaux se lisent,
Les liqueurs s'épuisent,
Les jeux s'organisent,
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La tragédie,
La comédie,
La parodie,
Les escamoteurs,
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame,
Attend, réclame
L'or des amateurs.

Les quinquets fourmillent,
Les lustres scintillent,
Les magasins brillent,
Et, l'air agaçant,
La jeune marchande
Provoque, affriande,
Et, de l'œil, commande
L'emplette aux passants.

Des gens sans nombre
D'un lieu plus sombre
Vont chercher l'ombre
Chère à leurs desseins :
L'époux convole,
Le fripon vole,
Et l'amant vole
A d'autres larcins.

Jeannot, Claude, Blaise,
Nicolas, Nicaise,
Tous cinq de Falaise
Récemment sortis,
Relevant la face
Et cloués sur place
Devant un paillasse
S'amusent gratis.

La jeune fille,
Quittant son aiguille,
Rejoint son drille
Au bal de Lucquet ;
Et sa grand'mère
Chez la commère
Va coudre et faire
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées,
Des pièces données
Trois sont condamnées
Et se laissent choir ;

Les spectateurs sortent,
Se poussent, se portent,
Heureux s'ils emportent
Et montre et mouchoir !

« Saint Jean Laflèche,
Qu'on se dépêche !
Notre calèche !
Mon cabriolet ! »
Et la livrée,
Quoiqu'enivrée,
Plus altérée
Sort du cabaret.

Les carrosses viennent,
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent
En se succédant,
Et, d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre
En rétrogradant.

Quel tintamarre !
Quelle bagarre,
Aux cris de : gare !
Cent fois répétés !
Vite, on traverse,
On se renverse,
On se disperse
De tous les côtés.

La sœur perd son frère,
La fille, son père,
Le garçon, sa mère,
Qui perd son mari !
Mais un galant passe,
S'avance avec grâce
S'offrant à la place
De l'époux chéri.

Plus loin, des belles
Fort peu rebelles,
Par ribambelles
Errant à l'écart,
Ont doux visage,
Gentil corsage ;
Mais je suis sage ;
D'ailleurs, il est tard.

Faute de pratique,
On ferme boutique,
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert !
Ces places courues,
Ces brillantes rues,
Muettes et nues,
Sont un noir désert.

Une figure
De triste augure
M'approche et jure
En me regardant.
Un long « qui vive »
De loin m'arrive,
Et je m'esquive
De peur d'accident.

Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles,
Faibles, inégales,
M'éclairent encor...
Leur feu m'abandonne,
L'ombre m'environne...
Le vent seul résonne...
Silence !... tout dort.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour ;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent :
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit ;
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte
Portant sa hotte,
Crier : Carotte,
Panais et chou-fleur !
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix grêle
Du noir ramonneur.

L'huissier carillonne,
Attend, jure, sonne,
Resonne, et la bonne
Qui l'entend trop bien,
Maudissant le traître,
Du lit de son maître
Prompte à disparaître
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Devant ma porte
Perrette apporte
Son lait encor chaud ;
Et la portière
Sous la gouttière
Pend la volière
De Dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant,
Et, sur son passage,
L'ivrogne plus sage,
Cuvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout chez Hortense
Est en cadence ;
On chante, on danse,
Joue, et cœtera...
Et, sur la pierre,
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura.

Le malade sonne
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin,

Tandis que sa belle
Que l'amour appelle,
Au plaisir fidèle,
Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père ;
Adieu donc, mon frère,
Adieu donc, ma mère.
— Adieu, mes petits. »
Les chevaux hennissent
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue ;
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille...
Tout Paris s'éveille...
Allons nous coucher.

LAMARTINE (1)

(1790-1869)

JOCELYN

(FRAGMENTS)

Oh ! que le bruit humain a troublé mes esprits !
Quel ouragan de l'âme il souffle dans Paris !
Comme on entend de loin sa grande voix qui gronde,
Pleine des mille voix du peuple qui l'inonde,
Semblable à l'océan qui fait enfler ses flots,
Monter et retomber en lugubres sanglots !
Oh ! que ces grandes voix des grandes capitales
Ont de cris douloureux et de clameurs fatales,
D'angoisses, de terreurs et de convulsions !
On croit y distinguer l'accent des passions
Qui, soufflant de l'enfer sur ce million d'âmes,
Entre-choquent entre eux ces hommes et ces femmes,
Font monter leur clameur dans le ciel comme un flux,
Ne forment qu'un seul cri de mille cris confus,
Ou qu'on entend le bruit des tempes de la terre
Que la fièvre à grands coups fait battre dans l'artère.
Quel poids pèse sur l'âme en entrant dans ces murs,
En voyant circuler dans ces canaux impurs
Ces torrents animés et cette vague humaine
Qu'un courant invisible en sens contraire entraîne,
Qui sur son propre lit flotte éternellement,
Et dont, sans voir le but, on voit le mouvement !
Quel orageux néant, quelle mer de tristesse,
Chaque fois que j'y rentre, en me glaçant m'oppresse !
Il semble que ce peuple où je vais ondoyer
Dans ces gouffres sans fond du flot va me noyer,
Que le regard de Dieu me perd dans cette foule,
Que je porte à moi seul le poids de cette houle,
Que son immense ennui, son agitation,
M'entraînent, faible et seul, dans son attraction,

(1) Hachette, éditeur.

Que de ces passions la fièvre sympathique,
En coudoyant ce peuple, à moi se communique,
Que son âme travaille et souffle dans mon sein,
Que j'ai soif de sa soif, que j'ai faim de sa faim,
Que ma robe en passant se salit à ses crimes,
Et que, tourbillonnant dans ces mouvants abîmes,
Je ne suis pas pour lui plus qu'une goutte d'eau
Qui ne fait ni hausser ni baisser son niveau,
Un jet de son écume, un morceau de sa vase,
Une algue de ses bords qu'il souille et qu'il écrase ;
Et que, si je venais à tomber sous ses pas,
Cette foule à mes cris ne s'arrêterait pas,
Mais, comme une machine à son but élancée,
Passerait sur mon corps sans même une pensée !...

. . . .

Pour lancer tous ses fils à la lutte inégale,
Paris semble des camps la grande capitale ;
On voit par chaque porte entrer ses bataillons,
Renaissante moisson de ses sanglants sillons,
Qui, pour combler au camp les lignes décimées,
Ressortent en chantant vers les quatorze armées ;
On ne voit qu'étendards, par le plomb déchirés,
Entraînant des soldats sous leurs lambeaux sacrés ;
On n'entend retentir que le canon sonore,
Dont, des boulets vomis, la gueule est pleine encore...

. . . .

C'était l'heure où Paris, en jour transformant l'ombre,
En tonnerre incessant roule ses chars sans nombre ;
Où sur la roue en feu ses enfants emportés
Vont chercher au hasard leurs mille voluptés.
Aux cris des serviteurs, les portes colossales
Aux chars retentissants s'ouvraient par intervalles,
Et j'y voyais briller à travers le cristal
Des fronts resplendissant de l'ivresse du bal ;
J'entendais au dedans ces voix d'hommes, de femmes,
Ces sons des instruments, ces bourdonnements d'âmes
Où l'oreille en vain cherche une phrase à saisir,
Qui ne sont que la brise errante du plaisir...

VICTOR HUGO

(1802-1885)

A L'ARC DE TRIOMPHE

Toi dont la courbe au loin, par le couchant dorée,
S'emplit d'azur céleste, arche démesurée ;
Toi qui lèves si haut ton front large et serein,
Fait pour changer sous lui la campagne en abîme,
Et pour servir de base à quelque aigle sublime
Qui viendra s'y poser et qui sera d'airain !

O vaste entassement ciselé par l'histoire !
Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire !
Edifice inouï !
Toi que l'homme par qui notre siècle commence,
De loin, dans les rayons de l'avenir immense,
Voyait, tout ébloui !

Non, tu n'es pas fini, quoique tu sois superbe !
Non, puisque aucun passant, dans l'ombre, assis sur l'herbe,
Ne fixe un œil rêveur à ton mur triomphant,
Tandis que triviale, errante et vagabonde,
Entre tes quatre pieds toute la ville abonde,
Comme une fourmilière aux pieds d'un éléphant !

A ta beauté royale il manque quelque chose.
Les siècles vont venir pour ton apothéose
Qui te l'apporteront.
Il manque sur ta tête un sombre amas d'années
Qui pendent pêle-mêle et toutes ruinées
Aux brèches de ton front.

Il te manque la ride et l'antiquité fière,
Le passé, pyramide où tout siècle a sa pierre,
Les chapiteaux brisés, l'herbe sur les vieux fûts ;
Il manque sous ta voûte où notre orgueil s'élance
Ce bruit mystérieux qui se mêle au silence,
Le sourd chuchotement des souvenir confus.

La vieillesse couronne et la ruine achève.
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve,
Deuil, triomphe ou remords.
Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,
Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée
De la cendre des morts.

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre,
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée au loin couvre le mur ;
Et que la vétusté, par qui tout art s'efface,
Prenne chaque sculpture et la ronge à la face,
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit mûr.

Il faut qu'un vieux dallage ondule sous les portes,
Que le lierre vivant grimpe aux acanthes mortes,
Que l'eau dorme aux fossés,
Que la cariatide, en sa lente révolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
Et dise : C'est assez !

Ce n'est pas, ce n'est pas entre des pierres neuves
Que la bise et la nuit pleurent comme des veuves.
Hélas ! d'un beau palais le débris est plus beau.
Pour que la lune émousse à travers la nuit sombre
L'ombre par le rayon et le rayon par l'ombre,
Il lui faut la ruine à défaut du tombeau.

Voulez-vous qu'une tour, voulez-vous qu'une église
Soient de ces monuments dont l'âme idéalise
La forme et la hauteur,
Attendez que de mousse elles soient revêtues,
Et laissez travailler à toutes les statues
Le temps, ce grand sculpteur !

Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre,
Tenant son jeune fils sous l'arche pleine d'ombre,
Nomme Napoléon comme on nomme Cyrus,
Et dise en la montrant de ses mains décharnées :
— Vois cette porte énorme. Elle a trois mille années.
C'est par là qu'ont passé des hommes disparus ! —



Oh ! Paris est la cité mère !
Paris est le lieu solennel
Où le tourbillon éphémère
Tourne sur un centre éternel !
Paris ! feu sombre ou pure étoile,
Morne Isis couverte d'un voile !
Araignée à l'immense toile
Où se prennent les nations !
Fontaine d'urnes obsédée !
Mamelle sans cesse inondée
Où, pour se nourrir de l'idée,
Viennent les générations !

Quand Paris se met à l'ouvrage
Dans sa forge aux mille clameurs,
A tout peuple, heureux, brave ou sage,
Il prend ses lois, ses dieux, ses mœurs.
Dans sa fournaise, pêle-mêle,
Il fond, transforme et renouvelle
Cette science universelle
Qu'il emprunte à tous les humains ;
Puis il rejette aux peuples blêmes
Leurs sceptres et leurs diadèmes,
Leurs préjugés et leurs systèmes,
Tout tordus par ses fortes mains.

Paris, qui garde, sans y croire,
Les faisceaux et les encensoirs,
Tous les matins dresse une gloire,
Eteint un soleil tous les soirs ;
Avec l'idée, avec le glaive,
Avec la chose, avec le rêve,
Il refait, recloue et relève
L'échelle de la terre aux cieux ;
Frère des Memphis et des Romes,
Il bâtit au siècle où nous sommes,
Une Babel pour tous les hommes,
Un Panthéon pour tous les dieux.

Ville qu'un orage enveloppe !
C'est elle, hélas ! qui, nuit et jour,
Réveille le géant Europe
Avec sa cloche et son tambour !
Sans cesse, qu'il veille ou qu'il dorme,
Il entend la cité difforme
Bourdonner sur sa tête énorme
Comme un essaim dans la forêt.
Toujours Paris s'écrie et gronde.
Nul ne sait, question profonde,
Ce que perdrait le bruit du monde
Le jour où Paris se tairait !

***

Il se taira pourtant ! — après bien des aurores,
Bien des mois, bien des ans, bien des siècles couchés,
Quand cette rive où l'eau se brise aux ponts sonores
Sera rendue aux joncs murmurants et penchés ;

Quand la Seine fuira, de pierres obstruée,
Usant quelque vieux dôme écroulé dans ses eaux,
Attentive au doux vent qui porte à la nuée
Le frisson du feuillage et le chant des oiseaux ;

Lorsqu'elle coulera, la nuit, blanche dans l'ombre,
Heureuse, en endormant son flot longtemps troublé,
De pouvoir écouter enfin ces voix sans nombre
Qui passent vaguement sous le ciel étoilé ;

Quand de cette cité, folle et rude ouvrière,
Qui, hâtant les destins à ses murs réservés,
Sous son propre manteau s'en allant en poussière,
Met son bronze en monnaie et son marbre en pavés ;

Quand des toits, des clochers, des ruches tortueuses,
Des porches, des frontons, des dômes pleins d'orgueil
Qui faisaient cette ville, aux voix tumultueuses,
Touffue, inextricable et fourmillante à l'œil,

Il ne restera plus, dans l'immense campagne,
Pour toute pyramide et pour tout panthéon,

Que deux tours de granit faites par Charlemagne,
Et qu'un pilier d'airain fait par Napoléon ;

Toi, tu compléteras le triangle sublime !
L'airain sera la gloire et le granit la foi ;
Toi, tu seras la porte ouverte sur la cime
Qui dit : Il faut monter pour venir jusqu'à moi !

Tu salueras là-bas cette église si vieille,
Cette colonne altière au nom toujours accru,
Debout peut-être encore, ou tombée, et pareille
Au clairon monstrueux d'un titan disparu.

Et sur ces deux débris que les destins rassemblent,
Pour toi l'aube fera resplendir à la fois
Deux signes triomphants qui de loin se ressemblent :
De près l'un est un glaive et l'autre est une croix.

Sur vous trois pèseront mille ans de notre France ;
La colonne est le chant d'un règne à peine ouvert,
C'est toi qui finiras l'hymne qu'elle commence.
Elle dit : Austerlitz ! tu diras : Champaubert !

(*Les Voix Intérieures.*)

LETTRE A UNE FEMME

(PAR BALLON MONTÉ, 10 JANVIER 1871)

Paris terrible et gai combat. Bonjour, madame.
On est un peuple, on est un monde, on est une âme.
Chacun se donne à tous et nul ne songe à soi.
Nous sommes sans soleil, sans appui, sans effroi.
Tout ira bien pouvu que jamais on ne dorme.
Schmitz fait des bulletins plats sur la guerre énorme :
C'est Eschyle traduit par le père Brumoy.
J'ai payé quinze francs quatre œufs frais, non pour moi,
Mais pour mon petit George et ma petite Jeanne.
Nous mangeons du cheval, du rat, de l'ours, de l'âne.
Paris est si bien pris, cerné, muré, noué,
Gardé, que notre ventre est l'arche de Noé ;

Dans nos flancs toute bête, honnête ou mal famée,
Pénètre, et chien et chat, le mammon, le pygmée,
Tout entre, et la souris rencontre l'éléphant.
Plus d'arbres ; on les coupe, on les scie, on les fend ;
Paris sur ses chenets met les Champs-Elysées.
On a l'onglée aux doigts et le givre aux croisées.
Plus de feu pour sécher le linge des lavoirs,
Et l'on ne change plus de chemise. Les soirs,
Un grand murmure sombre abonde aux coins des rues,
C'est la foule ; tantôt ce sont des voix bourrues,
Tantôt des chants, parfois de belliqueux appels.
La Seine lentement traîne des archipels
De glaçons hésitants, lourds, où la canonnière
Court, laissant derrière elle une écumante ornière.
On vit de rien, on vit de tout, on est content.
Sur nos tables sans nappe, où la faim nous attend,
Une pomme de terre arrachée à sa crypte
Est reine, et les oignons sont dieux comme en Egypte.
Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.
Plus de gaz ; Paris dort sous un large éteignoir ;
A six heures du soir, ténèbres. Des tempêtes
De bombes font un bruit monstrueux sur nos têtes.
D'un bel éclat d'obus, j'ai fait mon encrier.
Paris assassiné ne daigne pas crier.
Les bourgeois sont de garde autour de la muraille ;
Ces pères, ces maris, ces frères qu'on mitraille,
Coiffés de leurs képis, roulés dans leurs cabans,
Guettent, ayant pour lit la planche de leurs bancs.
Soit, Moltke nous canonne et Bismark nous affame ;
Paris est un héros, Paris est une femme ;
Il sait être vaillant et charmant ; ses yeux vont,
Souriants et pensifs, dans le grand ciel profond,
Du pigeon qui revient au ballon qui s'envole.
C'est beau, le formidable est sorti du frivole.
Moi, je suis là, joyeux de ne voir rien plier,
Je dis à tous d'aimer, de lutter, d'oublier,
De n'avoir d'ennemi que l'ennemi, je crie :
Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie !
Quant aux femmes, soyez très fière, en ce moment
Où tout penche, elles sont sublimes simplement.

Ce qui fit la beauté des Romaines antiques,
C'était leurs humbles toits, leurs vertus domestiques,
Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs,
Et leurs maris debout sur la porte Colline.
Ces temps sont revenus. La géante féline,
La Prusse tient Paris, et, tigresse, elle mord
Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort.
Eh bien, dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,
L'homme n'est que français, et la femme est romaine.
Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris,
Au seuil noir des bouchers les attentes nocturnes,
La neige et l'ouragan vidant leurs froides urnes,
La famine, l'horreur, le combat, sans rien voir
Que la grande patrie et que le grand devoir ;
Et Juvénal, au fond de l'ombre, est content d'elles.
Le bombardement fait gronder nos citadelles ;
Dès l'aube, le tambour parle au clairon lointain ;
La diane réveille, au vent frais du matin,
La grande ville pâle et dans l'ombre apparue ;
Une vague fanfare erre de rue en rue.
On fraternise, on rêve un succès ; nous offrons
Nos cœurs à l'espérance, à la foudre nos fronts.
La ville par la gloire et le malheur élue
Voit arriver les jours terribles, et salue.
Eh bien, on aura froid ! Eh bien, on aura faim !
Qu'est cela ? C'est la nuit. Et que sera la fin ?
L'aurore. Nous souffrons, mais avec certitude.
La Prusse est le cachot et Paris est Latude.
Courage ! on refera l'effort des jours anciens.
Paris avant un mois chassera les Prussiens.
Ensuite nous comptons, mes deux fils et moi, vivre
Aux champs, auprès de vous, qui voulez bien nous suivre,
Madame, et nous irons en mars vous en prier
Si nous ne sommes pas tués en février.

(*L'Année terrible.*)

AUGUSTE BARBIER (1)

(1805-1882)

LA CURÉE

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs ;
Que, dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La *Marseillaise* répondait, [sommes,
Certe, on ne voyait pas, comme aux jours où nous
Tant d'uniformes à la fois ;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes,
C'était alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons !

. . . .

Mais, ô honte ! Paris, si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté,
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux,
Paris, cette cité de lauriers toujours ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la Sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux,
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,

(1) Arthème Fayard, éditeur.

Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux,
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte et d'étage en étage,
Gueusant quelques bouts de galons,
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

(*Iambes et Poèmes*)

ALFRED DE MUSSET
(1810-1857)

CONSEIL A UNE PARISIENNE

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous :
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
A toute la terre
Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris,
Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.

Je voudrais garder pour toute science
Cette insouciance
Qui vous va si bien ;
Joindre, comme vous, à l'étourderie
Cette rêverie
Qui ne pense à rien.

Je voudrais pour moi qu'il fût toujours fête,
Et tourner la tête
Au plus orgueilleux ;
Etre en même temps de glace et de flamme,
La haine dans l'âme,
L'amour dans les yeux.

Je détesterais avant toute chose
Ces vieux teints de rose
Qui font peur à voir.
Je rayonnerais, sous ma tresse brune
Comme un clair de lune
En capuchon noir.

Car c'est si charmant et c'est si commode,
Ce masque à la mode,
Cet air de langueur !
Ah ! que la pâleur est d'un bel usage !
Jamais le visage
N'est trop loin du cœur.

Je voudrais encore avoir vos caprices,
Vos soupirs novices,
Vos regards savants.
Je voudrais enfin, tant mon cœur vous aime,
Etre en tout vous-même...
Pour deux ou trois ans.

Il est un seul point, je vous le confesse,
Où votre sagesse
Me semble en défaut :
Vous n'osez pas être assez inhumaine,
Votre orgueil vous gêne ;
Pourtant il en faut.

Je ne voudrais pas, à la contredanse,
Sans quelque prudence
Livrer mon bras nu ;
Puis au cotillon, laisser ma main blanche
Traîner sur la manche
Du premier venu.

Si mon fin corset si souple et si juste,
D'un bras trop robuste
Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
Qu'un bout de dentelle
Ne fût déchiré.

Chacun, en valsant, vient sur votre épaule
Réciter son rôle
D'amoureux transi ;
Ma beauté, du moins, sinon ma pensée,
Serait offensée
D'être aimée ainsi.

Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolie
Avec ma beauté :
Jusqu'au bout des doigts, je serais duchesse ;
Comme ma richesse
J'aurais ma fierté,

Voyez-vous, ma chère, au siècle où nous sommes
La plupart des hommes
Sont très inconstants.
Sur deux amoureux pleins d'un zèle extrême
La moitié vous aime
Pour passer le temps.

Quand on est coquette, il faut être sage.
L'oiseau de passage
Qui vole à plein cœur
Ne dort pas en l'air comme une hirondelle
Et peut, d'un coup d'aile,
Briser une fleur.

AUGUSTE BRIZEUX

(1806-1858)

PARIS

Etonnement de l'âme et des yeux, lorsqu'on entre
Dans cette ville active et qu'en vain nous fuyons !
Certain orgueil nous prend ; on dit : « Voici le centre,
L'ardent foyer qui lance en tout lieu ses rayons. »

On vivait par le cœur, on vit par la pensée :
Mais l'art et la pensée ont aussi leur douceur.
Comme un bel arbre, aimons la colonne élancée !
L'art vrai n'a-t-il donc pas la nature pour sœur ?

Et même les vieillards, ces mornes créatures,
A ce grand mouvement raniment leurs ressorts :
Ils vont causant entre eux de lettres, de peintures,
Et l'esprit les distrait des souffrances du corps.

(*Marie.*)

LA CITÉ

Ajoutons une corde au divin instrument !
O fils de la nature, esprit doux, cœur aimant,
Nous sommes dans Paris, Paris la grande ville,
Immense tourbillon où la foule servile
Est mêlée à la foule ivre de liberté,
Où l'irréligion touche la piété.
Ici tout se confond : le sacré, le profane ;
La sœur de charité, l'impure courtisane ;
La pauvreté honteuse et le luxe insolent.
La médiocrité marche sur le talent ;
Le génie épuisé, pâle, à bout de ressource,
Meurt, tandis qu'un pervers sort enflé de la Bourse...
Dût ton cœur se briser, poète, cependant
Il faudra te plonger au fond du gouffre ardent,



Le Thé Parisien, *par* Harriet

Comme Dante, il faudra dans cet Enfer descendre.
Va vivre dans le feu, nouvelle salamandre !
Satire, jette ici tes austères leçons !
Ah ! si les murs s'ouvraient de toutes ces maisons,
Par les brumeuses nuits, par les sombres novembres,
Des cris de désespoir viendraient de bien des chambres !
Juste indignation, éclate ! Nuit et jour,
Heurte au seuil des palais, hante le carrefour ;
Tes tablettes en main, comme un censeur antique,
Va partout relever la morale publique
Et punir les forfaits, et venger les malheurs.
Que l'Elégie aussi laisse couler ses pleurs !
Lorsque sa brave sœur, l'œil en feu, se courrouce,
Elle arrive à pas lents, mélancolique et douce,
Plaignant les maux soufferts, consolant l'amitié,
Et versant dans les cœurs endurcis la pitié.
Mais sous les noirs cyprès, toujours, sainte Elégie,
Ta paupière n'est pas de pleurs amers rougie.
Un enfant inconnu, perdu dans la cité,
Ainsi nous raconta ses belles nuits d'été.
Poète, il avait fait de sa vie un poème.
Marne, en suivant tes eaux, il rêvait sur lui-même.
Vous l'avez vu souvent, fermes de Bagnolet,
Dans vos crèches, heureux de s'abreuver de lait,
Pleurer sur un roman au bord d'une fontaine,
Puis à regret marcher vers la ville lointaine.
Pourtant l'humble rimeur, dans Paris endormi,
Savait (lisons ses vers) retrouver un ami.
Il chante tous les soirs, prisonnier dans sa cage,
Comme libre, il aurait charmé le vert bocage ;
Prêt, au moindre danger, à reprendre son vol,
Il chante à plein gosier, le fervent rossignol !
Dès que le bruit roulant des dernières voitures
S'éloigne, que, fermant partout leurs devantures,
Les marchands fatigués vont chercher le repos,
Lorsque des grands hôtels les lourds battants sont clos,
Lui d'emplir les maisons, les places, les arcades,
De ses traits cadencés, de ses longues roulades !
Et moi qui m'en reviens, solitaire chanteur,
Murmurant les accords échappés de mon cœur,

Je m'arrête pensif devant cette fenêtre.
Et, les yeux vers le ciel, j'écoute le doux être ;
Au milieu de Paris, je retrouve les bois,
Et comme d'un grand maître on applaudit la voix,
Souvent je dis : « Bravo, bravo, mon double frère ! »
Alors, c'est un silence ; et, plus forte et plus fière,
La gorge s'enfle, éclate, et mille effusions
Font jaillir le torrent des modulations...
Ainsi, quand la cité sommeille, taciturne,
S'éveille entre nous deux le rendez-vous nocturne ;
Le poète revient près de l'oiseau captif,
Il rêve et s'attendrit à son accent plaintif,
L'honore, le console, et bien des fois lui-même
Il rentre consolé, par ce chanteur qu'il aime.
Oh ! si vous découvrez quelque barde ignoré,
Et qui, seul, à l'écart, chante en désespéré,
Penseur, arrêtez-vous, et dites sur la route :
« Il est dans le silence une âme qui t'écoute. »

(*Poétique nouvelle.*)

THÉOPHILE GAUTIER (1)

(1811-1872)

NOSTALGIES D'OBÉLISQUES

L'Obélisque de Paris

Sur cette place je m'ennuie,
Obélisque dépareillé ;
Neige, givre, bruine et pluie
Glacent mon flanc déjà rouillé.

(1) Fasquelle, éditeur.

Et ma vieille aiguille, rougie
Aux fournaises d'un ciel de feu,
Prend des pâleurs de nostalgie
Dans cet air qui n'est jamais bleu.

. . . .

Rhamsès, un jour, mon bloc superbe,
Où l'éternité s'ébréchait,
Roula fauché comme un brin d'herbe,
Et Paris s'en fit un hochet.

La sentinelle granitique,
Gardienne des énormités,
Se dresse entre un faux temple antique
Et la Chambre des députés.

Sur l'échafaud de Louis-seize,
Monolithe au sens aboli,
On a mis mon secret, qui pèse
Le poids de cinq mille ans d'oubli.

Les moineaux francs souillent ma tête,
Où s'abattaient dans leur essor
L'ibis rose et le gypaète
Au blanc plumage, aux serres d'or.

La Seine, noir égout des rues,
Fleuve immonde fait de ruisseaux,
Salit mon pied, que dans ses crues
Baisait le Nil, père des eaux,

Le Nil, géant à barbe blanche
Coiffé de lotus et de joncs,
Versant de son urne qui penche
Des crocodiles pour goujons !

Les chars d'or étoilés de nacre
Des grands Pharaons d'autrefois
Rasaient mon bloc heurté du fiacre
Emportant le dernier des rois.

Jadis, devant ma pierre antique,
Le pschent au front, les prêtres saints
Promenaient la bari mystique
Aux emblèmes dorés et peints ;

Mais aujourd'hui, pilier profane
Entre deux fontaines campé,
Je vois passer la courtisane
Se renversant dans son coupé.

Je vois, de janvier à décembre,
La procession des bourgeois,
Les Solons qui vont à la Chambre,
Et les Arthurs qui vont au bois.

Oh ! dans cent ans, quels laids squelettes
Fera ce peuple impie et fou,
Qui se couche sans bandelettes
Dans des cercueils que ferme un clou,

Et n'a pas même d'hypogées
A l'abri des corruptions,
Dortoirs où, par siècles rangées,
Plongent les générations !

THÉODORE DE BANVILLE (1)

(1823-1891)

AU PAYS LATIN

O terre aventureuse
Où vit la fête heureuse
Du beau rire argentin,
    Pays latin !

(1) Fasquelle, éditeur.

Dans Paris qui se blase,
Seul, pays de l'extase,
Tu gardes ta saveur
Pour le rêveur.

Tu n'as pas, dans un antre,
Des boursiers au gros ventre
Courtisant des Laïs
Jaune maïs ;

Tu n'as pas, faisant halte
Sur le bord de l'asphalte,
Des troupeaux de Phrynés
Enfarinés ;

Tu n'as pas, comme Asnières,
Des lions sans crinières,
Buvant à ciel ouvert
Le poison vert ;

Mais tu vis, mais tu penses !
Tu songes, tu dépenses
Tes jours dans un charmant
Enchantement !

Tu dis qu'en tes demeures
Le jour n'a pas trop d'heures
Pour la pensée et pour
L'immense amour.

Loin du gouffre vorace,
Tu chéris, comme Horace,
La flamme du vin vieux
Et des beaux yeux.

Toutes les belles choses :
Les poèmes, les roses,
Charment ton peuple, épris
Des grands esprits,

Et jamais il ne cesse
D'adorer la déesse
Liberté, dont l'œil fier
Lance un éclair.

Aime, travaille, ô terre
Jeune, fidèle, austère :
L'avenir, ce témoin
N'est pas si loin !

Terre aux ardentes sèves,
Tu feras de tes rêves,
Pour les déshérités,
Des vérités !

Mais jusque-là conserve
Tes beaux espoirs, ta verve
Et ta soif d'infini,
O coin béni !

Nul mieux que toi n'aspire
Le radieux sourire
Et le regard vermeil
Du grand soleil.

Ton parc entouré d'ombre,
C'est ce Luxembourg sombre,
Plein d'oiseaux querelleurs
Et plein de fleurs ;

Tes poètes, divine
Race, qui te devine
Et qui lit dans ton cœur
Tendre et moqueur,

C'est Hugo solitaire,
Dont la plainte fait taire
Les sanglots arrogants
Des ouragans ;

C'est Leconte de Lisle
Qui se souvient de l'île
Où fut nourri de miel
Un roi du ciel ;

C'est Barbier, dont l'Iambe
En l'air éclate et flambe,
C'est Musset isolé
Et désolé ;

C'est Charles Baudelaire
Dédaigneux du salaire,
Que le sombre oiseleur
Prit en sa fleur,

Mais dont enfin la Gloire,
Ouvrant sa tombe noire,
Après un long affront
Baise le front !

Tes femmes, douces fées
De leurs cheveux coiffées,
Sans joyaux ni satin,
Pays Latin,

Et riant, chœur folâtre,
Du troupeau qui se plâtre
Et se met du blanc gras
Pour des ingrats,

Montrent, dans leur délire,
Les blanches dents du rire
Et les lys éclatants
De leurs vingt ans !

Ris dans la triste ville,
Cher et suprême asile
Des fécondes leçons,
Nid de chansons !

Toi seul, avril en fête,
Héraut, lutteur, poète,
En ce temps envieux
Tu n'es pas vieux !

En vain, des sots — qu'importe ! —
Disent : « La France est morte
Pour le divin combat. »
Non, son cœur bat !

Tandis que ces ennuques,
En leurs fureurs caduques,
Voudraient murer le Beau
Sous un tombeau,

Garde les saintes fièvres
Au cœur, et sur tes lèvres
Ces mots : Justice, jour,
Progrès, amour !

BALLADE POUR LES PARISIENNES

On voit partout, chez les Teutons
Et chez le Mormon polygame,
Des Iris et des Jeannetons
Fort dignes de l'épithalame ;
Et Vienne a, tout comme Bergame,
Des anges dont on est épris ;
Quant à ce qu'on nomme : la femme,
C'est un article de Paris.

Elle est bouchère, et nous, moutons.
C'est le plus divin amalgame
De lys, de roses, de festons ;
Il ne faut pas qu'on la diffame !
Elle ment comme un vrai programme ;
Pour sa folle dent de souris,
Malheur à tout ce qu'elle entame :
C'est un article de Paris.

Avec ses appétits gloutons
Et sous son linge à fine trame,
Elle avale des feuilletons
Et se délecte au mélodrame.
Celle pour qui tomba Pergame
Changeait moins souvent de maris
Qu'elle, soit dit sans épigramme !
C'est un article de Paris.

Envoi

Je ne saurais changer de gamme :
La femme est un joyau de prix
Qui vaut son pesant d'or ; mais, dame !
C'est un article de Paris.

JULES LAFORGUE (1)

(1860-1887)

LA PREMIÈRE NUIT

Voici venir le soir, doux au vieillard lubrique.
Mon chat Mürr accroupi comme un sphinx héraldique
Contemple, inquiet, de sa prunelle fantastique,
Marcher à l'horizon la lune chlorotique.

C'est l'heure où l'enfant prie, où Paris-lupanar
Jette sur le pavé de chaque boulevard
Ses filles aux seins froids qui, sous le gaz blafard
Voguent, flairant de l'œil un mâle de hasard.

Mais, près de mon chat Mürr, je rêve à ma fenêtre.
Je songe aux enfants qui partout viennent de naître,
Je songe à tous les morts enterrés d'aujourd'hui.

Et je me figure être au fond du cimetière,
Et me mets à la place, en entrant dans leur bière,
De ceux qui vont passer là leur première nuit.

AUGUSTE VACQUERIE

(1819-1895)

EN ARRIVANT

Tu ne t'aperçois pas du nouvel arrivé
Qui, ce matin, Paris, erre sur ton pavé.
Qu'est-ce qu'un pauvre enfant venu de son village
Pour toi qui, plus nombreux que les flots de la plage,

(1) « Mercure de France », éditeur.

Vois se ruer sans cesse à tous tes escaliers
Les flots des visiteurs et ceux des écoliers?
Que suis-je pour la ville à qui tout grand artiste,
Célèbre ailleurs, s'en vient demander s'il existe?
Nul, à quelque hauteur que son nom ait monté,
Ne croit en soi s'il n'a chez toi droit de cité;
Tous, de partout, Anglais, Espagnol, Belge, Russe,
Rossini, d'Italie, et Meyerbeer, de Prusse,
Ils viennent s'exposer à ton accueil chanceux,
Et font de toi leur ville, expatriés chez eux.
Quand la grande cité ne l'a pas faite sienne,
Leur œuvre est dans la nuit. La gloire est parisienne.

Ville du genre humain, je ne viens pas comme eux
Te faire contrôler un nom déjà fameux;
Ville qui dis les mots que le monde répète,
Je ne t'arrive pas avec une œuvre faite
Qui tremble en attendant ton « oui »: je viens à toi
Avec une œuvre à faire, — et cette œuvre, c'est moi!
Je ne suis qu'une ébauche, une forme incomplète
Où s'entrevoit à peine un semblant de poète,
Un rêveur commencé par les flots et les bois.

. . . .

Je viens chez toi n'ayant encor que des instincts,
Dans l'état où m'ont mis la nature et Virgile.
Termine-moi! pétris à ton gré mon argile,
Retouche, développe, accentue, agrandis
Mon front provincial jusqu'aux rêves hardis!
Pour toi j'ai tout quitté, mère, père, sœur, frère.
Je ne t'apporte rien que l'ardeur de bien faire,
L'amour du vrai, des yeux que le beau fait pleurer,
Un immense besoin de croire et d'admirer
Et de glorifier ceux que l'avenir nomme.
Donc, prends moi, ville! et fais de cet enfant un homme.
Et, comme un fils pieux qui, lorsqu'il devient grand,
Reconnaît ce qu'il doit à sa mère et lui rend
En tendresse, en bien-être, en fierté maternelle
Ses soins et la tiédeur divine de son aile,
Puissé-je un jour, pour prix des soins qui me feront,
Ajouter une feuille au laurier de ton front!

EN 1848

Je ne voyais en toi, Paris, que le poète,
L'artiste, le Phœbus prodigieux qui fouette
Dans le ciel idéal les chevaux rayonnants,
— Quand, sur terre, soudain les pavés frissonnants
Se sont dressés ; on a respiré dans la ville
L'orageuse rumeur de la guerre civile ;
Et tu m'es apparu, dans la foule qui bout,
Fusil au poing, cartouche aux dents, criant : « Debout !
Debout, tous ! » et la foule, avec une huée,
S'est sur la monarchie éperdument ruée,
Et ce que les grêlons peuvent contre la mer,
Les balles le pouvaient contre ce peuple amer,
Et, riant des mousquets et des artilleries,
Cette grande colère entrait aux Tuileries,
Et le monde t'a vu, d'un geste d'ouragan,
Jeter la royauté par delà l'océan !

JULES JOUY

(1855-1897)

LA VEUVE

La veuve, auprès d'une prison,
Dans un hangar sombre, demeure.
Elle ne sort de sa maison
Que lorsqu'il faut qu'un bandit meure.
Dans sa voiture de gala
Qu'accompagne la populace,
Elle se rend, non loin de là,
Et, triste, descend sur la place.

Avec des airs d'enterrement,
Qu'il gèle, qu'il vente ou qu'il pleuve,
Elle s'habille lentement
La Veuve.

Les témoins, le prêtre et la loi,
Voyez, tout est prêt pour la noce.
Chaque objet trouve son emploi :
Ce fourgon noir, c'est le carrosse.
Tous les accessoires y sont :
Les deux chevaux pour le voyage,
Et les deux paniers pleins de son :
La corbeille de mariage.

Alors tendant ses longs bras roux,
Bichonnée, ayant fait peau neuve,
Elle attend son nouvel époux,
La Veuve.

Voici venir son prétendu,
Sous le porche de la Roquette.
Appelant le mâle attendu,
La Veuve, à lui, s'offre, coquette.
Pendant que la foule, autour d'eux,
Regarde, frissonnante et pâle,
Dans un accouplement hideux,
L'homme crache son dernier râle.

Car ses amants, claquant du bec,
Tués dès la première épreuve,
Ne couchent qu'une fois avec
La Veuve.

Cynique, sous l'œil du badaud,
Comme, en son boudoir, une fille,
La Veuve se lave à grande eau,
Se dévêt et se démaquille.
Impassible, au milieu des cris,
Elle retourne dans son bouge.
De ses innombrables maris,
Elle porte le deuil en rouge.

Dans sa voiture se hissant,
Gouge horrible que l'homme abreuve,
Elle rentre cuver son sang,
La Veuve.

MAURICE ROLLINAT (1)

(1846-1903)

LA DÉVEINE

. . . .

Je sors : un grand voyou crotté comme truie
Me lorgne en ricanant sous le ciel pluvieux ;
Et dès mes premiers pas sur le trottoir, un vieux
A failli m'éborgner avec son parapluie.

Ma pitié du cheval déplaît au cocher gras :
Encore un qui s'en vient prêt à me chercher noise !
Et voilà que sa rosse, hypocrite et sournoise,
Pour me remercier, veut me couper le bras.

J'allonge mon chemin, pour éviter la Morgue,
Enfin débarrassé d'un affreux babillard,
Quand l'apparition d'un pauvre corbillard
Me surprend tout à coup devant un joueur d'orgue.

Un pâle individu me bouscule en tremblant ;
D'abord, je vois du vin qui suinte aux commissures
De ses lèvres, et puis un tas de vomissures
Me révèle pourquoi l'homme a le teint si blanc.

Triste, et plus recueilli qu'un moine de la Trappe,
Je vais, lorsque soudain mon chapeau s'envolant,
M'expose au ridicule âpre et désopilant,
Puisqu'il me faut courir pour que je le rattrape !

Toujours le mot *Complet* à tous les omnibus :
Si bien, qu'enfin juché sur une impériale,
Je subis la prunelle inquisitoriale
D'un long monsieur coiffé d'un funèbre gibus.

Je vois un ami poindre. Enfin ! C'est une fiche
De consolation... Mais cela, c'en est trop :

(1) Fasquelle, éditeur.

L'ingrat, pour m'éviter, gagne un mur au grand trot,
Et fait semblant de lire une très vieille affiche.

Et je suis, juste ciel ! malheureux à ce point,
Qu'au milieu d'une rue ignoble et solitaire
J'aperçois ma maîtresse au bras d'un militaire
Qui fait sonner sa botte, une cravache au poing.

Et la pluie et le vent, les voitures, la boue,
Tout, garçon de café, commis de magasin,
Le roquet, le concierge, et jusqu'à mon voisin
De table, tout cela me vexe et me bafoue.

(*Les Névroses.*)

LA MORGUE

Ceux que l'œil du public outrage,
— Noyés, pendus, assassinés, —
Ils sont là, derrière un vitrage,
Sur des lits de marbre inclinés.

Des robinets de cuivre sale
Font leur bruit monotone et froid
Au fond de la terrible salle
Pleine de silence et d'effroi.

A la voûte un tas de défroques
Pend, signalement empesté :
Haillons sinistres et baroques
Où plus d'un mort a fermenté !

Visages gonflés et difformes ;
Crânes aplatis ou fendus ;
Torses criblés, ventres énormes ;
Cous tranchés et membres tordus :

Ils reposent comme des masses,
Trop putréfiés pour Clamart,
Ebauchant toutes les grimaces
De l'enfer et du cauchemar.

Mais c'est de l'horreur émouvante,
Car ils ont gardé dans la mort
La détresse de l'épouvante
Et la révolte du remord.

Et dans une stupeur qui navre,
Le regard fixe et sans éclat,
Maint grand et maint petit cadavre
Semblent s'étonner d'être là.

C'est que, vierges et courtisanes,
Ceux des palais et des taudis,
Citadines et paysannes,
Les mendiants et les dandys,

Tous, pleins de faim ou pleins de morgue,
Lorsqu'ils périssent inconnus,
Sont mis à l'étal de la Morgue,
Côte à côte, sanglants et nus !

Et la foule âpre et curieuse
Vient lorgner ces spectres hideux,
Et s'en va, bruyante et rieuse,
Causant de tout, excepté d'eux.

Mais ils sont la chère pâture
De mes regards hallucinés.
— Et je plains votre pourriture,
O cadavres infortunés !

(*Les Névroses.*)

ERNEST D'HERVILLY
(1841-1911)

AURORE NOCTURNE

Il fait nuit. Pas de lune. — Au fond du vallon noir
Brillent tranquillement, étoiles de la terre,
Les feux clairs des maisons. — Toi qui passes ce soir
Au flanc de la colline, étranger solitaire,



Le Bain économique des Incroyables de la rue de la Tannerie, a quinze centimes.

Toi dont le pas s'éteint sans bruit sur le gazon,
Comme le pas d'un Elfe à l'œil plein de malice,
Vois-tu cette Lueur immense à l'horizon?
C'est l'Aube du Viveur! c'est l'Aurore du Vice!

Paris est là! — Paris, l'ogre énorme qui veut
Toujours boire, toujours manger, aimer sans trêve,
Et qui, pour s'éclairer lorsque le jour s'achève,

S'est fait avec la houille un astre sans aveu!
Or, là-bas, sur la Ville, à l'heure où naît le rêve,
Ce n'est pas le soleil, c'est le Gaz qui se lève!

JEAN RICHEPIN (1)

(1849)

LES TERRAINS VAGUES

Quand juillet a roussi l'herbe des terrains vagues,
Ils ont l'air de grands lacs de rouille, dont les vagues
Portent pour immobile écume des gravats.

C'est là pourtant, ô gueux de Paris, que tu vas,
Dans ce lugubre champ qui pour fleur a l'ordure,
Quand tu veux par hasard prendre un bain de verdure.
La campagne est trop loin. L'omnibus est trop cher.
Et toi, le Juif-Errant, toi qui marchais hier,
Qui marcheras demain, qui dois marcher sans trêve,
Tu veux faire aujourd'hui ta promenade brève,
Et tout le long du jour, oubliant ta rancœur,
Au verre du repos t'enivrer à plein cœur.
Dans les jardins publics on n'est pas à son aise:
Trop de monde! D'ailleurs il faut payer sa chaise
Comme à l'église. Il faut être un richard. Ou bien

(1) Fasquelle, éditeur.

Si l'on dort allongé sur un banc, un gardien
Surgit, chasse le rêve à sa voix de rogomme,
De son poignet brutal étrangle votre somme,
Et parmi les badauds dont une meute accourt,
Vous traîne par le col, en criant comme un sourd :
« Il faut dormir chez soi quand on est soûl, crapule. »
Et ce gros propre à rien vous flanque sans scrupule
A la porte, et la foule en riant dit merci.
Toi donc qui veux dormir sans gêne et sans souci,
La face vers le ciel et le dos sur la terre,
Tu vas dans un terrain vague, bien solitaire.
Pas de cris. Pas de bruit. Pas de bonne d'enfant.
Pas de gardien. Personne ici ne te défend
De donner à ton corps, qui souffre, un peu de fête.
Et tu peux à ton gré dormir comme une bête.
Des bêtes, en effet, chats morts ou chiens galeux,
Sont tes seuls compagnons, ô coucheur scandaleux,
Qui, pour buen-retiro, prends cette place immonde
Où gisent les débris honteux de tout le monde.
Que t'importe ? Les pieds fourbus, les membres las,
Tu ne sens nul dégoût d'avoir pour matelas
La cuvette où vomit la cité colossale.
Un lit est toujours doux, même quand il est sale.
Au beau milieu du champ, tu choisis un bon creux,
Où les tessons pointus soient un peu moins nombreux,
Où le sol n'ait pas trop de durillons, où l'herbe
Ne prenne pas un air absolument imberbe, —
Tu t'estimes veinard, fadé d'un chouette écot,
Si quelque pissenlit, quelque coquelicot,
Avec son pompon jaune ou bien sa rouge crête,
Fait un mouchetis d'ombre au-dessus de ta tête, —
Dans ce trou, lentement, comme dans un hamac,
Tu te couches, les bras croisés sur l'estomac,
Les jambes en compas, la figure couverte
De la casquette ; et la barbe au vent, bouche ouverte,
Dans ce coin de nature où tu te sens chez toi,
Tu goûtes le bonheur de n'avoir point de toit.

(*La Chanson des Gueux.*)

BALLADE DU RODEUR DE PARIS

Bon sang d'bon Dieu ! quel turbin !
J'viens d'mett' mon pied dan' eun' flaque :
C'est l'hasard qui m'offre un bain.
V'lan ! v'là l'vent qui m'fiche eun' claque !
Fait vraiment un froid d'attaque.
Quand j'pens' que j'suis pas couvert
Et qu' j'ai pas d'poils comme un braque !
C'est pas rigolo, l'hiver.

R'mouchez-moi un peu c'larbin
Sous sa fourrure ed'cosaque,
Comme i' pu' bon l'eau d'Lubin !
I' s'gour' dans son col qui craque

Comme un 'areng dans sa caque.
Oh ! la ! la ! c't'habillé d'vert !
Oui, mais moi, v'là que j'me plaque.
C'est pas rigolo, l'hiver.

Et ç'uilà, l'est pas lambin,
Nom de nom ! Comme i' s'détraque
Avec son bec-ed'-corbin
Et son londrès neuf qu'i' sacque !
Tiens ! i' rent' dans sa baraque.
La mienne est à ciel ouvert,
Avec un parquet d' déflaque.
C'est pas rigolo, l'hiver.

ENVOI

Prince, il fait nuit ; l'ciel s'opaque.
Viens-tu ? J'vas poisser d' l'auber...
Au bagn' j'aurai eun' casaque !
C'est pas rigolo, l'hiver.

(*La Chanson des Gueux.*)

RAOUL PONCHON
(1852)

A LA FOIRE AUX PUCES

Je fus, hier, à la foire aux puces.
Jamais, je le dis tout à trac,
Je n'aurais pensé que tu pusses
Fournir un pareil bric-à-brac,

O Paris ! Seul serait Homère
Pour le décrire assez subtil,
Même d'une façon sommaire :
Encor son grec y perdrait-il !

Là, sous prétexte de ferraille,
On voit cent mille objets divers,
Je ne sais quelle menuaille
Mangée aux rouilles comme aux vers.

C'est un capharnaüm immense,
D'une lieue au moins certe, ou bien
Il ne finit ni ne commence.
On y trouve de tout — et rien.

Rien, si ce n'est que de minable.
Les temps sont passés, voyez-vous,
Où l'on trouvait de l'incunable, —
Dit-on, — du Corot pour cent sous.

Hélas ! ces forains frénétiques
Sont pourtant convaincus encor
Qu'ils ont des trésors artistiques,
A ne céder qu'au poids de l'or.

Parfois donc, telle casserole
Leur semble un vase bizantin :
Et tel vieux bidon à pétrole
Devient un chef de saint Martin.

Il peut arriver que l'on tique
Sur quelque maigre bibelot :
« Ah ! monsieur ! ça c'est de l'antique ! »
Vous dit tel brave camelot.

Arrangez-vous à l'amiable
Avec lui, s'il se peut, sans quoi
Il fait un raffut effroyable
Dont vous restez tout clos et coi.

— Combien ? faites-vous. — Telle somme.
— Je vous en donne la moitié !
— Allons, vous n'êtes qu'un pauvre homme !
Marchander ça, quelle pitié !

N'ayez peur, votre cause est belle.
Vous n'êtes pas plutôt parti
Que tout de suite il vous rappelle.
— Tenez, dit-il, je suis gentil...

Aboulez-moi de la monnaie.
Vous êtes le premier client
Qui m'étrenne de la journée :
Voyez, je suis conciliant.

En ajoutant cette sottise,
Qui vous met l'esprit à l'envers :
— Et, voulez-vous que je vous dise ?
Croyez qu'à ce prix-là j'y perds.

***

Regardez-vous une peinture ?...
C'est d'un élève de Corot.
Il vous fait voir la signature,
Que l'on ne distingue que trop !

De fait, elle est signée, à gauche,
Tartempion ou Cabassou.
Sans doute, ce n'est qu'une ébauche,
Mais qui vaut cent francs comme un sou.

Oh ! ne discutez pas les croûtes,
Surtout, amateurs ; ayez bien
Dans l'esprit, une fois pour toutes,
Que vous n'entendez rien à rien !

Mais que ces marchands, en revanche,
Sont experts, comme par hasard,
En toutes les sortes de branches
Et de l'industrie et de l'art.

DU POINT-DU-JOUR A BERCY

Un chapeau de paille encore.
Un troisième, un autre ! Ainsi
Le rivage se décore
Du Point-du-Jour à Bercy.

JEAN RICHEPIN.

La Seine roule dans Paris
Des rats crevés, des chiens pourris
Et autres infâmes débris.

Toute cette saloperie
(Rapport à la batellerie,
Qui sans cesse la contrarie),

Ces pourris chiens et ces rats morts,
Sont rejetés devers les bords,
Où, les courants étant moins forts,

Ils séjournent tout à leur aise,
Se teintent de vert Véronèse,
Se dissolvent comme une glaise,

Pour, finalement, avec l'eau
Faire un affreux méli-mélo.
Vous voyez d'ici le tableau !...

Je n'apprendrai rien à personne
En disant qu'en ce jus foisonne
Le poisson sans qu'il s'empoisonne.

Bien mieux, il se montre enchanté
D'y tremper son corps argenté.
Faut qu'il en ait, une santé !



Mais assurément, le plus drôle,
C'est de voir des fils de la Gaule
Munis d'un roseau, d'une gaule

Où pend un fil, un hameçon,
Tâcher de prendre ce poisson.
C'est à vous donner le frisson.

N'est-ce pas pêcher, somme toute,
Dans de la charogne dissoute ?
Ça n'est pas ça qui les dégoûte.

Qu'importe à ces pêcheurs ardents,
S'il y a du poisson dedans ?
Ils ne sont pas si regardants.

Voyez-les. C'est toujours les mêmes,
Appelant de leurs vœux suprêmes
Les plus incomestibles brêmes,

Et ça, pendant des jours entiers.
Vous m'accorderez volontiers
Que ce n'est pas là des métiers.

Que sont-ils, ces braves godiches ?
Oh ! je m'en fiche et tu t'en fiches...
Dans tous les cas, je les crois riches,

S'ils n'ont à faire qu'à pêcher
Du lever jusques au coucher
Du jour sans plus se démancher.

Je me hâte, d'ailleurs, de dire
Que jamais leur appas n'attire
La moindre ablette à frire, à frire.

Car voici tantôt quarante ans
Que je perds un tiers de mon temps
A suivre leurs bouchons flottants.

Non, jamais ombre de friture
N'issit de cette pourriture.
La friture est toujours future.

Mais quoi ! Si la Seine, à Paris,
Est un « liebig » de chiens pourris,
Les poissons sont assez nourris ;

Alors, disons sans plus de phrase :
Qu'est-ce pour eux, en cette occase,
Qu'un asticot, qu'un ver de vase ?...

LAURENT TAILHADE (1)

(1854)

PLACE DES VICTOIRES

Les femmes laides qui déchiffrent des sonates
Sortent de chez Erard, le concert terminé,
Et, sur le trottoir gras, elles heurtent Phryné
Offrant au plus offrant l'or de ses fausses nattes.

Elles viennent d'ouïr Ladislas Talapoint,
Pianiste hongrois que le *Figaro* vante,
Et, tout en se disant du mal de leur servante,
Elles tranchent un cas douteux de contrepoint.

Des messieurs résignés à qui la force manque
Les suivent, approuvant de leur chef déjà mûr ;
Ils eussent préféré le moindre saltimbanque.

(1) « Mercure de France », éditeur.

Leur silhouette court, falote, au ras d'un mur,
Cependant que Louis, le vainqueur de Namur,
S'assomme à regarder les portes de la Banque.

(*Poèmes Aristophanesques.*)

MUSÉE DU LOUVRE

Cinq heures. Les gardiens en manteaux verts, joyeux
De s'évader enfin d'au milieu des chefs-d'œuvre,
Expulsent les bourgeois qu'ahurit la manœuvre,
Et les rouges Yankees écarquillant les yeux.

Ces voyageurs ont des waterproofs d'un gris jaune
Avec des brodequins en-allés en bateau ;
Devant Rubens, devant Rembrandt, devant Watteau,
Ils s'arrêtent, pour consulter le Guide Joanne (1).

Mais l'antique pucelle au turban de vizir,
Impassible, subit l'attouchement du groupe.
Ses anglaises où des lichens viennent moisir

Ondulent vers le sol ; car sur une soucoupe,
Elle se penche pour fignoler à loisir
Les Noces de Cana qu'elle peint à la loupe.

(*Poèmes Aristophanesques.*)

BARCAROLLE

Sur le petit bateau-mouche
Les bourgeois sont entassés,
Avec les enfants qu'on mouche,
Qu'on ne mouche pas assez.

Combien qu'autour d'eux la Seine
Regorge de chiens crevés,
Ils jugent la brise saine
Dans les Billancourts rêvés.

(1) Prononcer à l'anglaise : Djône.

Et mesdames leurs épouses,
Plus laides que des empouses,
Affirment qu'il fait grand chaud

Et s'épaulent sans entraves
A des Japonais très graves
Dans leurs complets de Godchau.

(*Poèmes Aristophanesques.*)

VICTOR MEUSY

(1856)

AU CABARET DES ASSASSINS (Montmartre).

I

Messieurs, faut que j'vous présente
Un étrange endroit
Qu'est installé sur la pente
Du pic montmartrois.
Quoiqu'à son nom, l'on suppose
De sombres desseins,
Les gens qui voient tout en rose
Vont aux *Assassins*.

II

Dans c't'auberge lamentable,
A coups de surins,
On égorge sur la table
De fameux lapins.
Là, l'sang qu'on boit à pleins verres
A l'goût des raisins ;
Les buveurs les plus sévères
Vont aux *Assassins*.

III

Les amoureux à la file,
La main dans la main,
Du sombre et discret asile
Prennent le chemin.
Et le plaisir, de nos belles
Agitant les seins,
Fait qu'elles sont moins cruelles
Pour leurs Assassins.

PIERRE GAUTHIEZ

(1862)

LES QUAIS DE PARIS

L'air des matins est cristallin
Le long des quais bordés de givre,
Où le poète errant va suivre
Ce doux automne à son déclin.

Le ciel a des couleurs de lin
Et, du gouvernail à la guivre,
Les gros chalands semblent revivre
Dans l'écluse du terre-plein.

Le remorqueur siffle et s'ébroue :
Voici là-bas surgir la proue
De la Cité, vieux vaisseau noir,

Où, rose d'un or de coupelle,
S'élève, ainsi qu'un ostensoir,
Sur l'avant, la Sainte-Chapelle.

JEAN AJALBERT

(1863)

LES CHEMINÉES

Pensives — sur les toits comme des sphinx penchées —
Profilant dans le ciel leurs noires ossatures —
Elles dévoilent les choses les mieux cachées.

Elles geignent — tremblant ainsi que les mâtures
D'un navire qui vogue au hasard de l'orage —
Avec leurs longs tuyaux, plantés sur les toitures.

Par les sombres minuits, plus d'une fait naufrage
Sous la bourrasque — et va se perdre dans la rue,
Quand siffle la tempête et que le vent fait rage.

Et, lorsqu'en blancs flocons, la neige tombe drue —
Seules, émergeant des couches, les cheminées
Esquissent leurs tuyaux dans la lumière crue.

Elles passent, alors, d'hivernales journées,
Secouant dans les airs leurs panaches splendides
Au-dessus des maisons du froid abandonnées.

Mais, sur les toits plus bas, leurs spirales morbides
Font craindre un foyer triste, où sanglotent les mères,
Devant les doux berceaux, qui demain seront vides.

Ainsi, j'apprends où sont les souffrances amères,
Et regardant au ciel s'envoler les fumées
Que disperse le vent, gloires, bonheurs... chimères !

Et je vois, par les toits, dans les maisons fermées.

FERNAND GREGH (1)

(1873)

JUIN 1870

. . . .

C'est une après-midi calme sur la grand'ville :
Reine du monde, faite à sa gloire tranquille,
Elle vit un jour simple au bas du ciel profond.
Près des kiosques, à la chaleur, l'asphalte fond ;
Les boulevards, sous le soleil aux clartés crues,
Flamboient ; on entend, loin dans les petites rues,
Fuir les victorias prestes, les lourds coupés ;
De beaux couples, dans les boudoirs à canapés,
Jeunes, légers, raillant la morale incommode,
Coquettent en chantant des valses à la mode ;
Dans les cours, parfois, joue un vague accordéon ;
Des Parnassiens, cheveux au vent, sous l'Odéon,
Tordant le cou pour voir la page non coupée,
Feuillettent Glatigny, Dierx, Banville, Coppée ;
Toute bleue aux regards des badauds nonchalants,
La Seine lente coule avec ses longs chalands
Entre les quais bordés de voitures fleuries ;
Et là-haut, sur le Louvre et sur les Tuileries,
Le drapeau, dans l'azur limpide, à plis soyeux,
Flotte et palpite au vent continuel des cieux...

***

Au flanc du tiède parc plein de rêve et de joie,
Derrière la futaie, une petite voie
Solitaire, cachée entre ses verts talus
Qui débordent par place en gazons chevelus
Où les fleurs de l'été bourdonnent de mille ailes,
Allonge au coude un peu ses deux rails parallèles
Qui, luisant aux reflets du jour d'un éclat dur,
Semblent patiemment attendre, sous l'azur...
C'est par là, c'est le long de cette douce pente
Que dans un mois, avec le beau train qui serpente

(1) Fasquelle, éditeur.

Et court depuis la gare en fête du château
Et descend en sifflant tout joyeux le coteau,
Emportant un fouillis bigarré d'uniformes,
Sveltes aides de camp, debout aux plates-formes,
Maréchaux que la foule acclame avec fureur,
Et, vague ombre entrevue aux vitres, l'Empereur ;
C'est par là que bientôt, vers le sang et la boue,
Plus proche de l'abîme à chaque tour de roue,
Vers Sarrebrück, puis Metz, puis Châlons, puis Sedan,
Vers la défaite immense, inouïe, excédant,
Hélas ! tout ce qu'un peuple a connu de souffrance,
Va glisser la fortune antique de la France !

(*La Chaîne éternelle.*)

EDMOND PILON (1)

(1874)

A LA FONTAINE DE MÉDICIS

JARDIN DU LUXEMBOURG

J'écoute la chanson de tes bois, de tes fleurs
Et de tes belles eaux,
O fontaine admirable en qui coulent les pleurs
De la nymphe aux roseaux.

Médicis est ton nom, et la voix éloquente
Des beaux enfants de marbre
Qui rient en se mirant dans les eaux transparentes,
Le redit aux grands arbres

Quand le soleil est beau sur la cime des pins
Et que les nids légers
Balancent leurs concerts au-dessus du bassin,
Quand tout est ombragé,

---

(1) « Mercure de France », éditeur.

Alors, ô magnifique Fontaine, tu verses
Tes eaux en abondance,
Et tes flots emportés au vent qui les disperse
Retombent en cadence,

Semblables à ces pleurs cristallins que les yeux
Des vierges et des lys
Versaient éloquemment sur le corps délicieux
Du sublime Adonis.

Des poissons éclatants aux écailles nacrées
Scintillent dans tes ondes
Et peuplent de reflets les lueurs ignorées
De tes cités profondes ;

Des guirlandes de lierre et de myrte mêlées
Dessinent sur tes eaux
Un éclatant jardin ; des sillages ailés
De feuilles et d'oiseaux

Mêlent leur poids léger à celui que tu portes,
Et, lorsque vient l'automne,
Tes flots à leur miroir mêlent des feuilles mortes
Et des lys monotones...

Mais le silence est doux qui monte de tes bords,
Et le calme léger
Des vasques, des amants, du bois, des poissons d'or
Qui gardent ta beauté !

Acis et Galathée, près du noir Polyphème,
Tous les deux admirables,
Dessinent sur le beau décor de ta fontaine
Un poème de marbre :

Et rien n'est plus divin sur tes eaux, Médicis,
Que ce couple charmant,
Que l'amour, le bassin, les ondes et les lys
Défendent du Titan !

Rien n'est plus délicat et rien ne rassérène,
Plus le cœur du poète
Que tes pleurs, tes reflets, tes feuilles, ô fontaine,
Et que les belles fêtes



Spectacle gratuit a l'Ambigu, *d'après* Boilly

Qu'allume sur tes bords et qu'en riches couleurs
Le souverain Amour
Construit de ses baisers, de son arc, de ses fleurs,
Au fond du Luxembourg !

ALCANTER DE BRAHM
(1875)

LA JOUTE DES MARINIERS

Sur une peinture de Raguenet (1)

Entre le Pont-au-Change et le Pont Notre-Dame,
sur les bords de la Seine aux flots harmonieux,
voici les bateliers qui manœuvrent la rame
et mènent leurs esquifs sous l'œil des curieux.
Vêtus de leurs habits tout pimpants du dimanche,
ceux qui sont à l'avant et donneront l'assaut
de la joute, ont coiffé la belle toque blanche
et gardent leur bâton qu'ils portent ferme et haut.
Rouge ou bleue, à dessein de distinguer sans peine
de quel camp ressortit chacun des combattants,
la ceinture les ceint et, farouches, sans haine,
tandis que les rameurs s'en vont les pilotant,
à grands cris, tour à tour, au combat ils s'excitent,
et boutent l'instrument qui jette leur défi,
jusqu'à ce que l'un d'eux tombe ou prenne la fuite,
nargué par l'assistance et plus que déconfit.
Placidement, le juge, en marquant les victoires,
sur la barque amarrée à la pile du pont,
sourit, car il a vu, et c'est à n'y pas croire,
une femme apparaître et qui tient le bâton.
Et du haut des maisons qui recouvrent les arches,
les éternels badauds, aux fenêtres hissés,
suivent de tous leurs yeux la belliqueuse marche
des bateaux mariniers qui, vainqueurs, sont passés.

---

(1) Voir page 51, la reproduction de ce tableau.

MAURICE MAGRE (1)
(1877)

PARIS

Le soleil teint de sang le front des monuments
Et met une pensée dans le regard des femmes.
Il passe dans le soir un long frémissement
Des vieux balcons du Louvre aux tours de Notre-Dame.

Le vaste ciel est plein de la voix des vivants ;
Le chant d'un musicien frémit, traîne et s'achève ;
Les rues semblent mourir mystérieusement ;
Un homme est accoudé sur un pont : Paris rêve...

Sous les portes de lierre et les arcs de triomphe,
Il souffle de la joie et de la volupté ;
C'est l'heure où les noyés, dans les vases profondes,
Ouvrent comme des croix leurs bras désespérés.

Et chaque réverbère a des lueurs sanglantes
A travers les vapeurs du brouillard qui descend,
Et la ville ressemble à quelque spectre immense
Qui déploie un linceul plein de taches de sang.

C'est l'heure où le plaisir allume ses flambeaux,
Sur les tables de jeu, le cœur de l'or tressaille,
Et des rêveurs penchés, aux yeux creusés et beaux,
Voient passer leur espoir sur la face des cartes.

Parmi les feux du vin et les sons des tambours,
Dans l'oubli du travail et de ses durs mystères,
On entend retentir aux places des faubourgs
Le chant mystérieux des fêtes populaires ;

Le bruit des instruments sort des palais ouverts
Et le fer crie au fond des gares gémissantes ;
Un pas de femme meurt le long d'un quai désert ;
L'air est plein de rumeurs et de voix : Paris chante...

— Puis le silence glisse au bord des monuments
Et dans les carrefours fait des signes étranges ;

(1) Fasquelle, éditeur.

Il endort les humains, il berce les amants
Et dans les vitraux bleus ferme les yeux des anges,

De vieux mendiants qui vont en regardant le ciel
Ont des airs de dément et des yeux de prophète ;
La mort chemine avec son grand geste éternel,
La pitié meurt au seuil des églises muettes ;

Un fiévreux voit le Christ passer dans l'hôpital,
Revêtu d'un suaire, aux clartés des veilleuses ;
Un poète, songeant au village natal,
Meurt tout seul, sans amour et sans feu : Paris pleure...

LUCIE DELARUE-MARDRUS (1)
(1880)

LES CHALANDS

Aux tournants troubles de la Seine, mes chalands,
Avec leurs mariniers blonds et roux à l'arrière,
Défilent sous mes yeux, à la remorque, lents,
Un pot de fleurs à leurs fenêtres batelières.

J'aime à les regarder, bien chargés, bien fournis.
Ils sont assis sur leur reflet quand ils s'arrêtent,
Et l'eau douce vient caresser comme une bête
Et faire respirer leurs beaux ventres vernis.

La Seine de Paris, sans verdure et sans grève,
Je voudrais la quitter pour m'en aller comme eux,
— Passant au fil de l'eau par Rouen et la Hève, —
Regagner l'estuaire avec son cap brumeux.

Car ils vont jusqu'au bout de ma Seine normande,
Et moi, certains soirs lourds ou certains matins clairs,
Je sens, rien qu'à les voir, que mon âme demande
Quelque chose... Et je suis en peine de la mer.

(1) Fasquelle, éditeur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris.
9494-1-12


a39003

002329653b

530 — Imprimerie LANDAIS, Paris.

